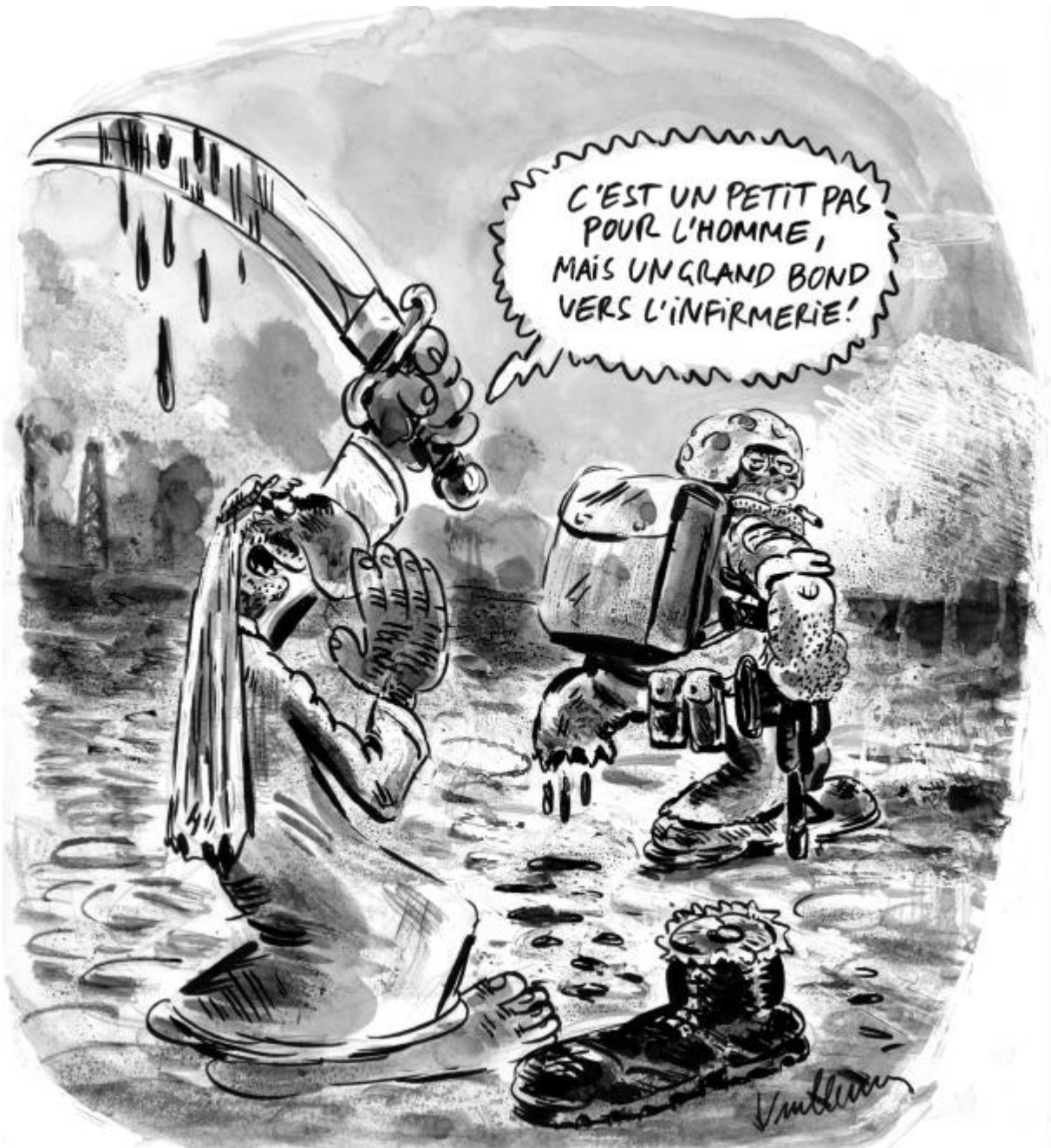


“La vérité vous rendra libres”. Évangile selon Jean (8.32)

LA VÉRITÉ

Mensuel • N°1 • Novembre 2003

ON A MARCHÉ SUR L'IRAK



Nabe - Vuillemin - Carlos - Pound - Mel Gibson

EZRA POUND VOUS PARLE !

Quel intérêt de multiplier les hommages aux grands écrivains « subversifs » ? C'est encore participer à l'Empire de la culture qui, de tout temps, a écrasé les artistes. Ezra Pound vomirait aujourd'hui les semi-intellectuels qui portent aux nues sa poésie en faisant les chochottes devant sa pensée. N'écrivons plus sur Ezra Pound mais redonnons-lui le micro ! De 1941 à 1945, Radio-Rome lui a permis de lancer plus de deux cents discours fulminants sur les ondes. Nous avons retrouvé la totalité des causeries improvisées par ce speaker d'apocalypse. Elles résonnent d'une façon bien actuelle à nos oreilles, hélas plus assez habituées à entendre le son de la Vérité, aussi « folle » soit-elle.

Ténèbres

Vous êtes au plus noir des ténèbres et dans la confusion. Vous avez été jetés pêle-mêle en plein dans une guerre, et vous ne savez RIEN sur elle. Vous ne savez RIEN des forces qui l'ont causée, ou vous n'en savez presque rien.

Je suis dans l'atroce position d'un observateur qui a travaillé 25 ans pour éviter cette guerre. Et je ne suis pas le seul observateur qui ai fait son possible pour l'éviter.

Apparemment AUCUN homme ne pouvait l'empêcher, ce qui nous amène à dire qu'elle n'a pas été empêchée. Croire au destin n'implique PAS nécessairement de croire que nous n'avons PAS de devoir, que nous ne devrions PAS apprendre, que nous devrions nous affaler sur un siège en attendant la fin des temps.

Avec juste un peu plus de connaissance, avec l'élimination d'un petit nombre de margouilins, la nécessité d'une guerre ne serait pas survenue.

Bien. Les Européens qui devraient en savoir plus que les fermiers américains sont tombés dedans PARCE QUE ils étaient ignorants. Les livres peuvent se vendre dans 15 éditions pendant 40 ans sans pénétrer l'esprit d'une nation. Les choses que je dit ne sont pas neuves, mais je crois qu'elles sont nécessaires pour comprendre de quelle manière le vent souffle. Vous devez apprendre certaines choses ou mourir, apprendre certaines choses ou périr.

Tout le pouvoir d'achat ne vient PAS du travail, les margouilins essaient de vivre sur la partie du pouvoir d'achat qui n'est pas, qui ne vient PAS du travail.

Il y a assez de pouvoir d'achat venant du travail, et du travail seulement, pour faire TOURNER toute la culture, pour sauvegarder les études, les arts, les agréments, la belle vie pépère. Le pouvoir d'achat en extra ne crée PAS ces choses, il les corrompt. Il ne crée PAS ce qui fait la vie propre à vivre, il l'attaque. Il la spolie. Il la pourrit.

Cent ans de pensée européenne ont créé le meilleur de la vie telle que nous la connaissons, ou telle que nous l'AVONS connue avant les deux derniers déclenchements d'hostilité.

Comme déclencheurs, ils étaient NECESSAIRES, nécessaires pour crever la chape, la pauteur, le confinement, les chaînes du monopole. Il n'y avait PAS besoin que la libération soit conduite par des canons, des tanks et des fusils. Cela veut dire que la stupidité humaine et la moutonnerie étaient si épaisses et si amorphes que sans une publicité explosive, l'humanité n'aurait pas pu comprendre et n'aurait pas pu prêter attention aux racines du mal. L'Europe se bat pour la belle vie, les margouilins pour l'étouffer. Bien que les minorités britanniques, confusément, fassent une fixation sur certains côtés des agréments.

Un Anglais digne se bat ou incite les autres à se battre au nom de quelques agréments. J'admets que la voix publique en Grande-Bretagne continue à rester en dehors de la question. Mais il y a ce sentiment intérieur, mou, informe, vague que quelque chose serait perdu si l'Axe les écrasait.

Cette façon de voir est une erreur. On sait MIEUX ce qu'est la belle vie en Italie qu'en Angleterre. L'Angleterre ne sait pas. L'Angleterre ne sait pas ce qu'est la belle vie en Italie. Les Italiens sont différents. Ils se critiquent souvent les uns les autres.

Parler d'organisation, je veux dire pour parler d'organisation. MAIS pas besoin de s'organiser avant de savoir POURQUOI on s'organise. Vous devez vous organiser contre le sabotage mondial, le sabotage de toute chose qui fait que la vie vaut pour un être humain, et pour le sens de la justice. Le sens de la justice est abîmé depuis des décennies. La corrosion est dans ses rouages. LARGEMENT car les gens ne le savent pas, et la peur commence avec l'IGNORANCE. POURQUOI vous battez-vous ? Vous vous battez pour le système du

entre les tensions raciales, mais attention. Une pomme gâtée contamine le panier entier. Les systèmes de vote du congrès sont tous superficiels, pas tous complètement superficiels MAIS il y a quelque chose de déchu en-dessous, cela doit être une conviction, une réalité, ils ne peuvent pas tous être des margouilins et des escrocs.

Bien sûr vous POURRIEZ diffuser les débats du Congrès à la radio. Comme ça vous sauriez mieux en quoi vos représentants vous font marcher. Vous pourriez apprendre, encore, de l'Europe. Rappelez-vous que notre système a été conçu d'après une étude attentionnée des systèmes antérieurs, une étude du vieux système britannique, avec l'espoir de l'améliorer.

Vous pourriez garder la constitution et sous cette constitution chaque État de

pourrait être bien. Je n'ai pas dit que cela ne pourrait pas l'être, pour les représentants, d'avoir un examen, avant qu'ils soient éligibles pour la NOMINATION. Mais je vois des difficultés. Je pense que la représentation par commerces et professions serait une meilleure solution, avec, si vous voulez, des examens différents pour les différents commerces et métiers. Ça ne ferait pas de mal à quoi que ce soit. Un homme qui représente les travailleurs de l'acier doit être capable de montrer qu'il connaît le travail de l'acier, pour les mineurs, qu'il connaît le travail dans les mines, un professionnel qui REPRÉSENTE sa profession, qu'il représente vraiment sa profession, les meilleurs qualités, la connaissance la plus aiguisée de sa profession. On gagnerait certainement en efficacité, les règlements sanitaires seraient décidés par quelqu'un qui y connaît quelque chose en hygiène publique. Les lois pour l'extraction du charbon, les taux par jours seraient décidés par quelqu'un qui sait que le charbon ne sort pas tout seul des mines tandis qu'on joue à la belote.

Le jour mémorable où je pénétrai dans les sombres et inutiles halls du parlement britannique, deux hommes dirent quelque chose de sensé. Bien sûr on ne leur prêta aucune attention. Lloyd George se leva et aboya et Cecil renifla un peu. Mais un homme était descendu dans la mine, il expliqua comment s'organisent les couches de charbon dans le roc. Un homme avait été dans une salle des machines. Bien sûr aucune attention ne leur fut prêtée. MAIS s'ils avaient parlé aux représentants de leurs propres commerces ou métiers, ce qu'ils auraient dit aurait été pris en compte.

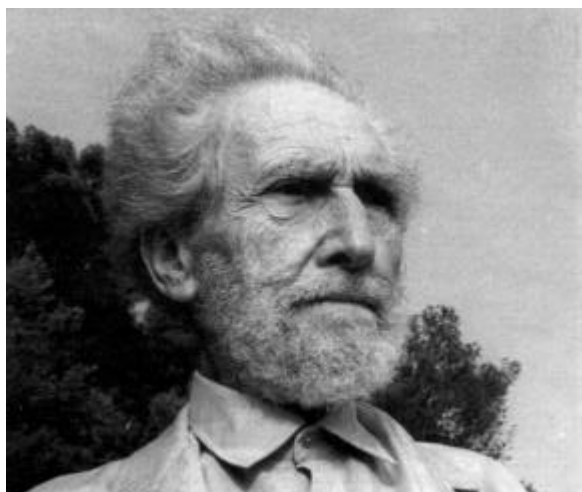
Quand l'intérêt et le savoir-faire d'un métier a été concentré dans un projet, ce projet devrait être envoyé aux métiers apparentés, et quand il y a un différend dans LEURS intérêts, cela devrait être dénoué et décidé selon l'intérêt national. Pratiquement, cela ne se passe PAS comme ça dans les systèmes parlementaires anglais et américains, dans lesquels les gens sont tout simplement bovinisés. Ou les décisions sont achetées, ou arrachées confusément par ce qu'on appelle la « pression », alias pots-de-vin et boycottage. Toutes ces saletés seraient beaucoup plus difficiles à mettre en place dans une chambre organisée sur le principe des commerces et professions. Je vous le dis. Je vous le dis juste. Comme Jimmy Whistler le disait au peintre Chase, je dis : « je ne débats pas, je vous dis juste ».

Vous pouvez garder la vieille constitution. La plupart des matelots et des marins d'eau douce ne s'en soucient plus, mais comme technicité (si ce n'est rien de plus), je vous le dis. Beaucoup de types veulent la crever, pour pouvoir pêcher en eaux troubles, beaucoup de types veulent qu'elle reste rouillée et inefficace afin qu'elle ne gêne pas leurs différents rackets.

Je vous dis juste comment relancer la machine et changer quelques gadgets afin qu'elle marche comme les fondateurs le voulaient.

Ezra Pound

13 juillet 1942. *Radio-Rome*.
« Darkness ». Traduction Anne-Sophie Benoit.



Congrès ? Vous vous battez pour le système parlementaire ? J'en doute. La Démocratie ? Que voulez-vous dire par démocratie ?

Un homme devrait se battre pour la justice. La plupart des hommes se battent par cupidité... pas leur propre cupidité. Ils se battent par instinct. OK, passons au point suivant. Se battre pour survivre, c'est sain. L'Homme devrait se battre pour survivre, et pour sa survivance en tant que race. Mais vous battez-vous pour la survie de la race ? J'en doute. Je doute que vous ayez dû penser à la survie de la race. Je vous suggère de commencer à y penser.

L'instinct des Anglais s'est éclipse, la plupart sont si abattus qu'ils sont prêts à préférer le suicide. Je veux dire consciemment. *De facto*, ça fait un moment qu'ils sont en train de s'auto-détruire. Bien qu'ouvertement ils soient très fiers de leur petite famille, très fiers de ne pas l'élever. Cela ne vise PAS à la survie. Mon combat contre la mauvaise humeur et la mollesse naturelle, ça aussi c'est compréhensible, mais ce n'est pas admirable.

Les Anglais et les Américains, s'ils se battent pour survivre, devront, je pense, en arriver au stade européen de civilisation. Ils devront se battre sur la base de la race. Les autres bases les ont renversés. Ils doivent s'organiser sur la base de la race ; et APRES on trouve des arrangements entre races,

l'Union pourrait réorganiser son système de représentation. Chaque État, ou n'importe lequel, de l'Union, pourrait élire ses représentants sur le même système. La Pennsylvanie, ou le New Jersey, ou le Delaware (ça pourrait être assez difficile dans ce comté) mais chaque état, n'importe lequel, pourrait organiser sa représentation sur une base corporative. Les charpentiers, les artisans, les mécaniciens pourraient avoir un représentant ; les écrivains, les médecins, et les avocats pourraient avoir un représentant. Vous pourriez parfaitement légalement et constitutionnellement répartir les représentants de chaque État sur la base des commerces et des professions, chaque homme à l'intérieur, profiterait d'une REPRÉSENTATION au Congrès ; et le Congrès fonctionnerait avec une honnêteté et une réalité qu'aucun Américain d'aujourd'hui n'en a jamais rêvé.

Les actuels représentants du Congrès sont pour la plupart tellement ignorants que certaines personnes avaient pensé qu'il serait utile d'avoir un peu d'éducation. Insistant pour que les représentants du Congrès soient capables d'avoir un examen dans au moins un des sujets sur lesquels ils sont appelés à se prononcer au Congrès. Cela pourrait être comme le système mandarin. Eh bien non, ce glorieux système en Chine a ses mérites. Il a aussi ses failles. Ça

EUTHANASIE, L'EXTRÊME-ONCTION DE L'ÉTAT

En quelques semaines, Vincent Humbert est devenu la nouvelle star française de l'euthanasie. Son livre-testament, à peine sorti, s'est vendu à 200 000 exemplaires. Le jeune accidenté, tétraplégique, presque aveugle et muet, était incapable de se suicider et demandait ardemment *le droit de mourir*. Diminué, cloué sur son lit d'hôpital, le vrai visage de Vincent Humbert est enfin apparu : celui du citoyen désincarné et dépressif dont le dieu s'appelle l'État, et pour qui l'intime et le sacré se résument à la bénédiction de la masse.

Crever. Et surtout crever vite et bien. Quitter la planète. Comme la plupart de ses congénères, Vincent Humbert ne souhaite qu'une chose : crever ! Il se traîne comme une larve toute la journée, gémissant ce que les déprimés du métro répètent sur tous les tons : « Tout me fatigue, je suis usé, lessivé, crevé. » ; « Je suis dégoûté par cette vie. »

Il y a quelqu'un là-dedans ? Non. Vincent Humbert, lui non plus, n'habite pas son corps. Humbert marche à côté de ses pompes. Il trimballe son corps comme on porte une valise encombrante. Il hait son corps. Il ne peut pas le voir en peinture : un corps de « légume racorni » ; « une tête de débile ». Un corps moche, repoussant et inapte. Il est un lombric. Sa famille le reconnaît à peine et sa petite amie s'est fait la malle. Il ne sera pas ce qu'il a rêvé d'être. Fini l'amour. Il ne baisera plus.

Son corps, au fil des jours, est devenu son pire ennemi car son corps, lui, bande encore. Les cellules se renouvellent joyeusement et se foutent bien des états d'âme morbides d'Humbert. Son corps a vingt ans. Son corps veut vivre. Il s'accroche solidement à lui comme un frère siamois.

La nuit, il entraîne ce corps dans des apnées abyssales mais au bord du trou noir, toujours, ses poumons reprennent le dessus et aspirent l'air goulument. Comme ses poumons, ses mains non plus ne veulent strictement rien entendre. Elles refusent de l'étrangler. Ses mains ne peuvent pas saisir une arme et appuyer sur la détente : son corps refuse de lui obéir. Vincent Humbert veut crever mais, comme beaucoup de gens [voir encadré], il est strictement incapable de se suicider.

Humbert est seul avec ce corps qui a décidé de vivre. Pas de rails de coke pour l'oublier, pas d'anti-dépresseurs pour le supporter. Non... Il veut le crever *définitivement* ce sale corps : il rêve du « bouillon de onze heures ». La potion magique. La Mort en trois coups de cuiller à pot. L'injection de trop. Celle que distribuent, chaque soir, les infirmières aux malades en phase terminale, ceux dont le corps crève à petit feu. Mais Vincent n'y a pas droit car son corps — cette saleté, a définitivement décidé de vivre.

Il ne supporte plus ces médecins qui ne veulent pas le crever mais qui restent incapables de le rendre à la « normalité ». Preuve évidente de l'incompétence de la Science. Il hait Dieu qui n'a pas bien répondu à son propre petit cahier des charges. Preuve lumineuse, en Occident, que Dieu n'existe pas. Il commence sérieusement à haïr sa mère, qui s'évertue grotesquement à faire mine de l'aimer entre deux ménages. Vincent Humbert hait la terre entière mais il n'est pas un nihiliste : il adore l'État. L'Etat et ses droits. « C'est mon choix » ; « c'est mon droit » râle Titi en chœur avec tous les manifestants de sa démocratie. C'est son choix : « Je veux mourir ».

Vincent Humbert n'est pas « un nihiliste ». Les nihilistes, ce sont ces gens qui cochent « sans opinion » un matin et se balancent du 27^{ème} étage en éclaboussant les petits enfants qui partent à l'école. Des types qui se mettent une balle dans la gorge en en foutant plein la tapisserie ou qui s'immolent bêtement dans la rue. Des gens sales se suicidant salement sans raisons *valables*, qui ne respectent pas la société. Vincent Humbert respecte infiniment la société dans laquelle il vit, il désire « une mort propre », « une mort digne, choisie, réglementée ». Et puis, c'est son droit de crever puisqu'il a des raisons *valables* : il souffre, il est moche, il fait souffrir sa famille, « il est inutile à la société, il coûte cher à la société ». Vincent Humbert, en bon citoyen, souhaite nettoyer le monde de lui-même.

Son souhait est de mourir mais son souhait le plus profond est avant tout de mourir *légalement*. Une mort légale pour un corps illégal. Comme l'handicapé Nicolas Perruche demande à être dédommagé car il est inadmissible qu'on ne l'ait pas tué avant sa naissance, Humbert demande à être dédommagé de sa mort. Il veut être tué par la France. A l'État de lui octroyer l'Extrême-Onction.

Marie, sa mère... Une mère qui porte si bien son nom, « part en pèlerinage à l'Élysée » demander l'Extrême-Onction de l'État pour son fils chéri. Hélas, Chirac fait la sourde oreille et parle de joie de vivre. Humbert est fou de rage. La joie de vivre ? Mais personne n'a voté pour lui ! Et,

il « n'a pas demandé à être là ». Comme le suicidaire braque son flingue sur un flic pour qu'il l'achève, Vincent Humbert braque le sien sur l'État en l'intimant de le tuer. Il met le couteau sous la gorge de Chirac. Son arme c'est la presse. La prise d'otages s'effectue toujours grâce à la presse. La mère s'envoie tout ce que tout ce que la France compte de journalistes et de télé. Elle trimballe le cadavre en puissance dans toutes les rédactions. On entend les gémissements et les grognements de la bête à abattre : « Il faut que vous le voyez, vous comprendrez ». C'est tout compris pour les journalistes. Quel amour, quel courage s'exclament en chœur nos moutons.

L'Amour et le Courage seraient peut-être de tuer son fils dans le secret de sa petite chambre d'hôpital. La Vérité est que Marie Humbert n'a pas le courage de tuer son fils... *toute seule*. Le courage qui lui manque, c'est l'absolution. Pas n'importe quelle absolution. Celle du nombre ! Le nombre absout tout. C'est toute la France qui doit appuyer sur la détente.

L'euthanasie, c'est le crime de l'Orient-Express : il n'y a pas de coupable, tous dans le wagon ont filé leur coup de couteau. Quand tous nous sommes coupables il n'y a plus de coupable. La vieille équation du prosélytisme. C'est cela la démocratie aujourd'hui : le prosélytisme ! Toi aussi sois coupable afin que la culpabilité n'existe plus. Si tu n'assumes pas, *la Majorité* assumera pour toi et pour tous ! Fini l'Homme, place aux hommes ! Finis les duels, place à la lapidation !

Le grand « geste d'amour » de Marie Humbert est une véritable partouze. La presse entière connaît l'heure du crime, l'heure de la mort est un anniversaire : deux ans jour pour jour depuis que l'« anomalie » a atteint le corps dudit Vincent Humbert. L'éditeur, l'avocat, la famille, l'association, la France entière appuie sur la détente avec elle mais la mère hésite au dernier moment. Son corps à elle hésite : c'est la chair de sa chair. Sa chair ne veut pas mourir. Elle finit par louper son fils. Une prouesse ? Un sursaut de dignité ? Non ! Elle rate son fils *sciemment*. Le fils comate en réanimation. La presse s'agite. Coup de fil de la préfecture : débranchez ! Le médecin s'exécute. Vincent Humbert est mort. La mère est sauvée. Nous sommes tous saufs : l'État l'a tué.

Anne-Sophie Benoit

Toutes les citations entre guillemets sont extraites du livre de Vincent Humbert, dédié à sa mère, *Je vous demande le droit de mourir*. Ed. Michel Lafon.

- SUICIDE BY COP -

" Je n'ai pas le courage d'appuyer sur la détente. "

Aux États-Unis, un meurtre policier sur 15 est en réalité un suicide assisté. Le phénomène se nomme « suicide par flic ». Voici le récit du policier américain, qui tua dans l'exercice de ses fonctions une jeune femme de 30 ans souffrant de migraines et de dépression. La femme avait fait plusieurs tentatives de suicide dans le passé. Inutile de préciser que le policier en découvrant qu'il est un assassin malgré lui sombre immédiatement dans une profonde dépression. Il pourrait alors faire appel aux services de l'ADMMD afin, lui aussi, d'en sortir.

« Elle roulait devant le parking de l'hôpital alors que je rentrais dans ma voiture. Elle se gara et s'approcha de moi. Elle était polie et jolie. Elle me dit qu'elle voulait me parler et puis resta silencieuse. Je commençai à sentir que quelque chose l'ennuyait.

« Je lui ai demandé : « Puis-je faire quelque chose pour vous ? » A ce moment précis elle sortit un revolver de son sac et me le pointa vers la poitrine. Un mètre cinquante nous séparait. Pendant un millième de seconde j'ai vu le trou noir du canon. J'ai pensé : « C'est une sorte de blague ? » mais ce regard dans ses yeux me soutint le contraire. J'ai sorti mon arme, visé et tiré. Elle s'est écroulée sur le trottoir. Je me suis précipité sur elle – essayant de contenir l'hémorragie.

« Nous étions garés dans le parking des urgences. Je savais qu'elle recevrait tout de suite les soins. J'ai regardé les médecins s'occuper d'elle. Une heure et quart après, elle était morte. Dans sa voiture il y avait un mot. « S'il-vous-plait, pardonnez-moi. Mon intention n'a jamais été de blesser quelqu'un. C'était juste une triste et sale ruse pour que quelqu'un me tue. Je suis désolée d'avoir mêlé des innocents à ça. Je n'avais pas le courage d'appuyer sur la détente. » Elle laissait aussi son nom et son adresse et le nom des ses parents, ajoutant : « Je suis désolée pour tout ça ».

Chaque année peu après mon anniversaire je me souviens de ce coup de feu et je ne m'en remets pas. Ce n'était pas un film. Je continue chaque jour à en souffrir. Je ne suis pas Robocop. Si c'est quelque chose qu'elle voulait faire, pourquoi est-ce qu'elle ne l'a pas fait elle ? Pourquoi est-ce à nous de faire ça ? Pourquoi la police devrait faire ça ? »

Glenn Vincent, 29 ans, adjoint au shérif de Los Angeles



Un bon citoyen

© Corbis

ADMD



ASSOCIATION POUR LE DROIT À MOURIR DANS LA DIGNITÉ

« Vous refusez la déchéance c'est votre choix !
Vous voulez maîtriser votre fin de vie, c'est votre droit !
Rejoignez-nous ! »
Association pour le Droit à Mourir Dans la Dignité

L'été a été dur pour les militants de l'ADMD. Ils sont écœurés. Quinze mille vieux ont raté leur mort. Ils ont fini à Rungis avec les tomates pourries. Ces quinze mille-là avaient fait la sourde oreille en choisissant de continuer à vivre dans l'indignité : vieux, grabataires, seuls, inutiles. Ils vivaient comme des déchets et n'ont pas supporté le coup de chaleur. Ils n'ont pas daigné entendre, en son temps, l'appel citoyen de Mireille Jospin, militante ADMD de la première heure : « il faut partir avant que les dégradations ne s'installent ». Mireille Jospin s'est « suicidée » (auto-délivrée) en 2002 aux bons soins de l'ADMD et, elle, au moins a eu la dignité de ne pas foutre en l'air les vacances de son fils, déjà passablement déprimé. Si Lionel n'avait pas décidé de se retirer de la vie politique, Mireille aurait-elle choisi de se retirer de la vie tout court ?

Mourir dans la dignité c'est surtout cesser au plus vite de vivre dans l'indignité. Les militants de cette salubre association n'ont qu'une obsession : débarrasser la société de ses déficients en tous genres. Les malades en phase terminale dans les hôpitaux ne les intéressent pas beaucoup. L'hôpital s'en occupe. Ce sont les corps « anormaux » qui persistent à vivre qu'il faut aider à mourir. L'euthanasie permet enfin à l'« anormal » de renouer avec la normalité en crevant dans la norme. Il meurt en bon citoyen. Avec son accord bien entendu. Voilà la grande prouesse de l'ADMD : réussir à faire une apologie de la Mort. Et la vie devient si pourrie de ce côté-ci de la planète que la mort fourmille d'avantages.

La Mort est le fonds de commerce de l'ADMD. Les foules d'handicapés, les ratés, les déficients, les vieux « inutiles » se pressent au portillon pour avoir droit à l'injection mortelle — Joseph Goebbels, lui-même, en serait proprement édifié. Direction la Suisse où *Exit ADMD* officie. Le patient remplit son formulaire devant un médecin qui manie beaucoup mieux la bêche que le stéthoscope.

Oubliez tout de suite la poésie, à l'ADMD on est très pragmatique. On ne vous propose pas un magnifique plongeon dans les chutes du Niagara ou de finir entre les mâchoires bien vivantes d'un requin du Grand Bleu. Non, il faut mourir comme on a vécu : comme un robot. Une mort amorphe, aseptisée, incolore, inodore : un petit verre d'eau bourré de barbituriques pour tout oublier, à avaler sur un canapé moisi en compagnie de vos amis et parents qui vous accompagnent dans votre « fin de vie » en pleurant (de joie et d'amour).

Spécialisée dans le lobbying, l'ADMD fait monter la sauce par voie de presse dès qu'un cadavre en puissance répond à ses attentes. Leur association-écran « Plus jamais c'a » paie les frais d'avocat en appel de Christine Malèvre, infirmière inculpée d'euthanasie aggravée. Qui trouve-t-on au comité de parrainage de Christine Malèvre ? Nadine Trintignant qui préfère le coup de seringue au coup de sang.

Le livre de Vincent Humbert est un petit bijou du savoir-faire de l'ADMD : ponctué des leitmotivs pseudo-libertaires, il est une attaque en règle contre les services hospitaliers et décrit minutieusement les atroces souffrances *psychologiques* de la famille Humbert.

Comme disait Vincent Humbert ou plutôt l'ADMD : « C'est beau la mort, c'est si simple, ce serait si simple pour moi, pour vous ». Surtout pour vous ! Se débarrasser à bon compte de sa propre honte et surtout de son manque d'Amour, c'est cela l'ADMD, et par les temps qui courent c'est tellement pratique.

ASB.

CATSAP

Catsap est prophète et habite la Bretagne où il est né, il y a quarante ans environ, d'une mère encore vivante et d'un père toujours mort. Catsap lit la Bible d'une main ; de la deuxième, il se masturbe ; et de la troisième, il produit des aphorismes.

Homme libre, toujours tu chériras ta mère !

Plus je me connais, moins je m'en veux.

Si je suis gros, c'est pour ressembler à un gros mot.

Je suis trop intelligent pour être un intellectuel, et suffisamment con pour le devenir.

La gentillesse c'est d'accepter les défauts des autres ; la méchanceté, c'est n'accepter que les siens.

Mon père était psychiatre, et je n'ai même pas réussi à devenir fou.

Je suis un mélange d'Hitler et de Gandhi.

La conversation rend sourd.

Je suis moins con que tout à l'heure.

Qui se souviendra de moi dans dix mille ans ?

Quand je chie, j'ai les larmes aux yeux.

Ça amuse Dieu qu'on croie en lui.

Le chômage rend libre.

J'espère qu'on n'est pas obligé de vivre quand on est mort.

Si je me tue, je ne suis pas sûr que c'est moi qui vais mourir.

J'aurais pu devenir quelqu'un si je n'avais pas été aussi pressé de devenir moi-même.

Je n'ai rien contre le mensonge s'il est au service de la Vérité.

Seul mon corps sait à quoi je ressemble.

J'ai essayé de me faire taire, mais je ne suis arrivé qu'à me répéter.

Je ne connais qu'un truc qui ne demande aucune qualité : vivre.

Les femmes me font l'effet de la Vierge Marie se prostituant pour une hostie.

Quand je me regarde dans la glace, je vois bien que je suis en train de mourir.

La Vérité ne peut être « belle », sinon elle serait cachée par la Beauté.

Je voudrais être la mère de mes amis et le père de mes ennemis.

Tout foutre en l'air est le début de la sagesse.

Le père Noël ne fait pas de cadeau, il les rend.

Le suicide est une preuve d'intelligence ; se suicider est une preuve de connerie.

Le temps nous grignote comme des olives.

Tel père, tel sacrifice.

Ni vieux ni traître.

Catsap



BEIGBEDER : UNE INSULTE À LA RÉALITÉ

Frédéric Beigbeder voue une vénération sans limite pour le faux. Depuis plusieurs années, il s'est spécialisé dans le simulacre et même dans le simulacre de simulacre. L'attentat du 11 septembre est donc l'occasion rêvée pour notre apprenti écrivain de s'étouffer, une fois de plus, dans sa propre vomissure. Impuissant face à la réalité glaciale et géométrique des deux tours qui s'écroulent, Beigbeder ne peut digérer le 11 septembre.



Il a donc décidé de réinventer la Réalité, c'est-à-dire sauver sa réalité : faire du faux et surtout le propager.

Dans son dernier roman, il met dans la bouche et dans le corps des morts du *World Trade Center* tout le fiel de sa propre abjection, sa bassesse, ses désaveux perpétuels et ses abandons répétés. L'effroyable dans ce livre, ce n'est pas l'attentat que Beigbeder tente laborieusement de nous décrire, entre deux *Lexamil*, mais l'absence complète de tout ce qui fonde l'être humain : l'Amour, le Désir, la Foi et même la Mort. L'Amour se résume à une énigme demandée en mariage-option-divorce ; le Désir à un script de film porno ; la Foi à « Superman-notre-sauveur » et la métaphysique de la Mort de l'auteur consiste à faire dans son pantalon ou à vomir son caviar devant la télé.

Windows on the World c'est «9/11» revu et corrigé par Endemol. Du vrai faux comme l'aime Beigbeder : l'hyper-réalisme du faux. Les héros Américains de Beigbeder sont de faux Américains avec de faux noms américains. Ces « nice people » sont en réalité tous français et Beigbeder leur a injecté ses réflexions existentielles vaseuses et ses petits malheurs de fils à papa désœuvré, incapable, lui aussi, d'aimer son propre enfant. Les descriptions de cadavres de type « farces et attrapes » rappellent encore que l'être humain a un corps, mais nos héros, encore bien vivants, n'en n'ont pas. Rien à scruter dans ces reins et ces cœurs si ce n'est le vide. Face à l'ombre de Dieu — ou du Diable, ils pérorent miamement, chantonnant du Cat Stevens (le Yves Duteil américain), se demandent pourquoi ils ont pris une maîtresse, et nous assènent leurs réflexions grossières sur les joies de l'échangisme et d'Internet. Bien que des milliers de litres de kérosène soient sensés brûler quelques étages en dessous, il règne dans son pseudo-restaurant new-yorkais une intense odeur de chocolat grotesque ! et une tour qui s'écroule fait, « hyper-réalisme », le bruit d'une « poignée de spaghettis brisés ».

Qu'il n'y ait strictement aucun rapport entre les dialogues des personnages de son livre et les transcripts des véritables appels au secours du *World Trade Center*, n'empêche pas Beigbeder d'affirmer exactement le contraire. Il

est vrai qu'il a une excuse : il ne les a jamais lus. Le simulacre résonne dans chaque page. Simulacre d'événement et simulacres de personnages. Le point de vue de ses héros-victimes n'est même pas un point de vue américain, mais le point de vue qu'un petit français se fait de son Amérique. Beigbeder hurle « vive mon coca-cola ! » pour étouffer le bruit dérangeant des tours qui s'écroulent sur sa télé. Aussi raté et niais que le reportage de ces deux frères sur les pompiers de New York, incapables de ramener des images intéressantes de la tragédie du 11 septembre.

Seul un écrivain français - répétons-le bien : seul un écrivain français, peut réussir l'exploit de faire de 9/11 un morceau d'insignifiance. Frédéric Beigbeder et sa clique de débilés-mentaux ne sont même pas la honte de la France. Ils sont la France. Ce pays où l'on défend la légèreté et la liberté uniquement quand elles servent à masquer la lâcheté de l'homme face à la Vérité. Beigbeder incarne parfaitement la trouille qu'a un petit Blanc de perdre son petit confort personnel. Il prône donc le parti du plus fort et du plus gras, insultant au passage tous les faibles, les « bougnoules fanatisés », « enculeurs de chameaux à napalmer » (p.324-325). Il n'oublie surtout pas de s'en laver les mains par la même occasion : il n'en a « rien à cirer des métèques, drogués baisés, couverts de mouches à merde dégueulasses » (p.141).

Les idées politiques de Beigbeder relèvent du niveau d'un élève de troisième. Il prône, à moitié saoul, depuis sa tour Montparnasse, le « suffrage universel mondial ». Le suffrage universel ne lui suffit pas. Le monde est plus grand, pour lui, que l'univers, c'est-à-dire l'Occident.

Simulacre d'écriture aussi. *Windows on the world* travaille sur le plagiat [voir fac-similés ci-contre]. On murmure même que certains passages n'ont pas été écrits par lui — les sautes de style qui parsement le texte s'en trouvent donc expliquées.

Beigbeder tente, facilement, de se persuader qu'on l'attaque sous prétexte que son livre a du succès. En tant qu'éditeur, il a évidemment oublié que de très bons livres peuvent avoir du succès. Le sien travaille sur le mensonge : il est le symbole même de l'écrivain qu'on fait semblant de prendre au sérieux. Quelqu'un de manipulé par Bernard-Henri Lévy pour devenir le nouveau Jean Edern Hallier ne pouvait qu'être soutenu par Philippe Sollers. Tout le monde, dans le petit milieu maffieux littéraire, a été de connivence, jusqu'à lui faire croire qu'il pourrait obtenir le prix Goncourt puisqu'il était devenu « enfin » un écrivain. Mais la route est longue !

Beigbeder a eu beau faire jouer tout son réseau de copinage, l'opération *Windows on the world* a été, tout de même, remise à sa vraie place : celle d'un marketing éhonté, prévu depuis 6 mois, organisé par son éditeur Grasset, fait pour surfer sur la vague pro-américaine qui a suivi la fin de la guerre en Irak.

Après le faux sérieux, il va falloir revenir aux vraies pitreries, et c'est là que Beigbeder va vraiment souffrir. Éditer les livres de ses copains et copines, ce n'est pas être éditeur surtout quand sa capacité de lecteur se limite à relever les bonnes formules.

Voilà. Beigbeder vient enfin d'achever sa campagne de promotion tous azimuts. Même les pires collabos de son système respirent. Pourtant, il s'en était donné du mal, l'ex-bouffon mondain du *Caca's Club* pour afficher son nouveau masque de romancier préoccupé par le sort du monde... Maintenant qu'il est tombé, on voit son vrai visage : celui du Averell Dalton des Lettres françaises.

Anne-Sophie Benoit



Le Bonheur, Denoël, 1988, p. 211.



Windows on the world, Grasset, 2003, p.91.

ILS ONT OSÉ L'ÉCRIRE

Beigbeder romancier — ici, efficace, impressionnant, cédant parfois, ce grand cynique, à l'émotion.
Bernard Pivot, *Le Journal du Dimanche*, 24 août 2003.

Il faut reconnaître que Beigbeder s'en sort avec tous les honneurs.
André Rollin, *Le Canard enchaîné*, 3 septembre 2003.

Le livre de Beigbeder est excellent. Il a travaillé, il s'est profondément mis en question (jusqu'à faire, très habilement, son autocritique), il s'est projeté dans la catastrophe du World Trade Center avec une précision d'imagination brûlante, il est modeste, inspiré, lucide, émouvant, c'est son meilleur livre.
Philippe Sollers, *Le Journal du Dimanche*, 29 juin 2003.

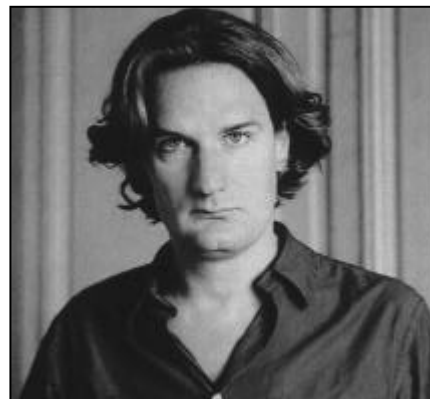
L'objet made in Beigbeder, qui risque fort d'écraser la rentrée littéraire, est parfaitement réussi. Comme quoi, Lire mène à tout à condition d'en sortir, puisque nous nous enorgueillissons d'avoir compté Frédéric Beigbeder parmi nos pigistes.
Pierre Assouline, *Lire*, septembre 2003.

À côté de Nabe, Beigbeder passerait presque pour Chateaubriand.
Nelly Kapriélian, *Les Inrockuptibles*, 10 septembre 2003.

Orient / Occident



Terroriste pakistanais venant d'apprendre qu'il est condamné à mort



Écrivain français venant d'apprendre qu'il a raté le prix Goncourt

PASSION DE MEL GIBSON

Après « Mad Max » et « Braveheart », la star hollywoodienne Mel Gibson s'attelle, enfin, au seul sujet vraiment hollywoodien : la vie du Christ. Son film « La Passion du Christ », tourné dans le plus grand secret à Matera (où Pasolini réalisa *L'Évangile selon Matthieu*) réunit notamment Jim Caviezel, 33 ans (Jésus), Monica Bellucci (Marie-Madeleine) et l'actrice italienne Rosalinda Celentano (Satan). Le film, tourné, co-écrit et financé par Gibson (30 Millions de \$), est ultra-réaliste et concentré sur les dernières heures de la vie de Jésus. Toutes les scènes ont été tournées en araméen et en latin, et en principe ne seront pas sous-titrées. Pour Gibson, il ne s'agit pas de regarder et d'écouter mais de ressentir, autant dire : entendre et voir. Le script est, non seulement basé sur les évangiles canoniques, mais sur les visions de la mystique allemande, Anne-Catherine Emmerich.

Les controverses autour du film de Gibson tentent de masquer son sens profond : le sacrifice d'un seul homme, né juif, pour sauver tous les hommes. Nous donnons ici quelques extraits d'une longue conversation à bâtons rompus sur la chaîne catholique EWTN entre Mel Gibson en plein *work in progress* et Raymond Arroyo. « La Passion du Christ », distribué par le distributeur indépendant Newmarket, sortira aux États-Unis le 25 février 2004, jour du mercredi des Cendres.



RAYMOND ARROYO : Mel, il y a à peu près cent films sur Jésus, pourquoi avez-vous besoin d'en faire un autre ?

MEL GIBSON : Cent ? Je ne savais pas qu'il y en avait autant. Ça n'en fera jamais qu'un autre qui n'a pas de succès.

A : Cent et un !

M.G. : Oui. On le découvre comme ci c'était le premier film qui ait jamais existé. C'est incroyable, naïf, mais c'est une chose très intéressante à regarder, je trouve. Dans la plupart des films que j'ai vus et je n'ai pas vu les cent, ça manque d'idées alors je peux me tromper. Mais j'en ai vu probablement une grosse douzaine et l'exactitude historique va aussi loin que vont les évangiles, mais pas plus. Mon film ne parle pas seulement de l'agitation politique et de tout ce qui se passait à l'époque, mais de la place du sacrifice et de la torture de la loi. C'était comme ça. Il n'y a pas d'erreur : c'est visuel. Et je ne recommanderais pas mon film à quelqu'un qui a moins de douze ans, parce que c'est dur. Mais mon but est de changer profondément les gens avec ce film.

R.A. : Pourquoi vous-êtes vous restreint juste aux douze dernières heures ?

M.G. : Parce que c'est l'apogée du sacrifice. Je pense que c'est là que tout s'accomplit. S'il n'y avait pas ça, il n'y aurait rien. Il y aurait seulement la conquête de la planète par les êtres humains. Et pour s'engager plus que ce que j'ai fait dans ce film, c'est presque une tâche impossible, mais j'ai essayé de me concentrer sur le point culminant, ou le point « descendant » si vous voulez... J'ai voulu arriver au paroxysme, là où à l'évidence ça s'est passé. J'ai pu revenir à des scènes précédentes, vous savez ces flashbacks sur de tout petits morceaux des scènes. Cela suggère, cela rappelle, les gens sont familiers avec le sujet.

R.A. : Et qu'est-ce que ça signifie vraiment ? Le script souligne beaucoup le dernier repas. Pourquoi visuellement avoir cadré de cette manière ?

M.G. : Je voulais le faire. Je voulais juxtaposer le sacrifice de la croix avec le sacrifice de l'offrande qui est la même chose. Et juste le démontrer. Qu'il avait été torturé, assassiné et tué et tout. Le raccourci se fait dans les yeux de Jean qui est au pied de la croix. On est dans sa mémoire intime, la mémoire intérieure. Ça fait tilt à ce moment-là pour Jean. Je ne sais pas vraiment si ça a fait tilt à ce moment-là ou pas, mais je pense que Jean était un gars assez vif !

Problèmes

R.A. : Vous avez réalisé « Braveheart » et vous avez eu cinq Oscars. Avec votre carrière, quand un réalisateur comme vous fait un film, il est soutenu. Là Hollywood a

remballé le tapis rouge. Pour être honnête, ils produisent de superbes films grand public, mais celui-ci ne reçoit pas cette sorte d'approbation. On dit « le plus étrange projet hollywoodien de ces dernières années ». Pourquoi ? Pourquoi cette suspicion bizarre ?

M.G. : Eh bien, c'est que mon film n'est pas fait dans un langage qu'ils comprennent et qu'il travaille une matière qui pourrait être dangereuse. C'est du matériel dangereux. Quand vous vous attaquez à ça, vous parlez du seul événement qui a probablement influencé notre civilisation d'après ce que nous en savons aujourd'hui. Même dans ses aspects négatifs. C'est ce qui a créé nos lois, nos comportements, la connaissance du Bien et du Mal, et tous ces concepts ont influencé l'art, la littérature. Cela a touché toutes les facettes de la vie de n'importe quelle personne, qu'elle soit au courant ou pas. Donc, c'est un gros morceau avec lequel vous travaillez là. Je voulais que ce soit visuel et précis, aussi précis que ce que je peux faire.

que le fait de vous atteler à ce sujet vous a fait des ennemis.

M.G. : C'est sûr !

R.A. : Qu'est-ce que vous voulez dire par là ?

M.G. : Eh bien, je pense que dans le monde, il y a le Mal et le Bien. Celui qui veut raconter une histoire de cette ampleur sur la nature du Bien et du Mal dérange certaines personnes qui sont influencées par quelque chose de noir. Cela fait bouger quelque chose quelque part. Et je ne parle pas seulement des gens. Je parle de toutes les ondes qui sont autour. Je crois à ces forces.

R.A. : D'accord...

Réalisme

R.A. : Parlez-moi de l'authenticité du film.

M.G. : J'ai essayé de le faire le plus authentique possible. Les vêtements, les habitudes alimentaires, les habitudes des Juifs et de l'ancienne Loi, il fallait les rendre vivantes pour les gens. Ainsi qu'un homme né dans la maison de David, à Jérusalem et les

M.G. : Parce que je pense qu'elle a souffert énormément. Je veux dire qu'elle n'a pas porté les blessures, mais imaginez que ce soit votre enfant et pas seulement ça. Votre enfant dont vous savez qu'il est une fleur... Imaginez ce qui se passe pour vous ! Donc, j'ai pensé qu'il était absolument nécessaire de la mettre au premier rang et de la voir supporter la chose et de la voir souffrir. Elle a fait un travail remarquable, vous savez ?

Langue

R.A. : Et la langue ? Parlons une seconde de la langue. Pourquoi en araméen ?

M.G. : Oui, le film n'est pas dans une langue que nous comprenons et ça peut repousser les gens. Mais c'est comme une naissance. Cela va sortir tout seul. Il y a beaucoup de mystère. Il y a beaucoup de puissance dans les langues mortes... Le latin est vraiment une langue morte, mais quelques personnes parlent encore une sorte d'araméen. Parler cette langue c'est totalement fascinant pour moi. Je pense que l'image transcende merveilleusement la langue. Tout le monde est capable de comprendre l'histoire sans l'aide de la langue que vous connaissez. Votre connaissance sur le sujet vous donnera les clés tout au long du film car c'est aussi quelque chose de très réel. C'est pareil pour les gens impliqués dans le casting. Les acteurs, vous ne les avez jamais vus comme avant. Vous n'avez jamais vu Burt Lancaster ! Jim Caviezel, les gens l'ont peut-être vu, mais il ne ressemble pas à lui-même. Je veux dire, il est différent, il ressemble au Christ. Et il est là. C'est le plus ressemblant que j'ai jamais vu, il est masculin, il n'a pas l'air trop « mignon »...

Emmerich

R.A. : Vous estimez-vous mandaté spirituellement pour faire ce film ?

M.G. : Oui. Il y a eu beaucoup de signes.

R.A. : Donnez-m'en quelques-uns !

M.G. : Bien. Pour commencer : vous voyez tous ces couvents et ces monastères qui débordent d'affaires, eh bien, ils jettent leurs bibliothèques et toutes ces choses géniales. J'avais réussi à acheter une grande bibliothèque pour un dollar le livre, personne ne voulait de ces vieux trucs, vous voyez... Un jour, j'essayais d'atteindre un livre, je l'ai tiré hors de la bibliothèque, et il a entraîné dans sa chute un autre livre qui a fait tomber le livre d'à côté, et le livre d'à côté c'était le livre d'Emmerich !!!

R.A. : La Douleuse Passion d'Anne-Catherine Emmerich, religieuse du 18^{ème} siècle...

M.G. : Et j'ai commencé à le lire... Intéressant ! Ça répondait à toutes les questions que je m'étais posées.

R.A. : Il y a beaucoup d'Emmerich dans ce film.

M.G. : C'est ça. Elle était allemande et elle était sœur, vous voyez. Elle a énormément souffert. Elle était stigmatisée. Elle avait les cinq plaies. Plus les plaies de la tête. Elle avait des visions. Et un poète a été envoyé pour noter ses visions. Elle ne voulait pas que tout soit noté par son Ordre, alors elle a demandé à ce poète. Il était agnostique mais



Jim Caviezel dans « La Passion du Christ » de Mel Gibson (2004)

R.A. : On pourrait se demander pourquoi est-ce si « visuel ». Vous enlevez l'art, vous tuez l'imagination ?

M.G. : Non, c'est un mystère. Je pense. Ce que j'ai à faire c'est d'entraîner le spectateur plus profondément dans la souffrance. Le public doit souffrir pour mieux le comprendre, et ce que j'ai recherché ici, c'est une compréhension plus profonde de cet événement. Il doit être « visuel » sur l'écran mais aussi sur votre visage. Je pense que dans les aspects les plus terrifiants, j'ai essayé d'incorporer la beauté. C'est un équilibre. Et si j'avais dû mettre exactement ce qui s'est passé, ce serait trop dur à supporter. Vous n'allez pas voir chaque pied et chaque main cloués, mais vous savez parfaitement ce qui se passe. Et ce qui se passe doit être très réaliste, ce que vous devez voir sera très réaliste. C'est ce qui fait que certainement vous vous agrippez au fauteuil. Je sais que ce ne sera pas la tasse de thé de tout le monde, mais c'est ma façon de voir. Cela me parle comme cela et c'est tout ce que je sais.

R.A. : Vous avez dit dans une interview

Pharisiens tout autour...

R.A. : Jim Caviezel, c'est le Christ le plus juif que j'ai jamais vu dans un film !

M.G. : Mais c'est ça : le Christ devrait toujours avoir l'air juif puisqu'il l'était.

R.A. : Pourtant, normalement, Jim a l'air si aryen. Je me suis dit : oh !...

M.G. : Oui, Jim a les yeux bleus ! Mais j'ai changé ça. Je lui ai fait des yeux de couleur différente. Il ressemble plus au style copte. Et bien sûr on a arrangé un peu des traits de son visage parce qu'il ne ressemblait pas à quelqu'un d'un temps reculé. On a fait en sorte qu'il ressemble à quelqu'un du Moyen-Orient. Il a l'air sémite. La femme qui joue la mère du Christ est roumaine, elle est juive et elle est vraiment très belle. Avec de magnifiques yeux marron doux. Vous savez, elle a tout donné, elle était fantastique.

R.A. : Parlez-moi de Marie. Marie est réellement la figure-clé, alors que normalement elle est dissimulée en arrière-plan, et on ne la voit pas vraiment. Ici, elle est à chaque étape du chemin. Pourquoi est-ce si important ?

au moment où il a fini, il a été totalement transformé par cette expérience d'être assis près d'elle, de retranscrire ce qu'elle voyait... Un autre signe ?... Une autre fois, j'étais à Philadelphie. J'ai entendu parler d'un type qui avait un entrepôt plein d'antiquités. Je suis allé lui rendre visite, il avait des choses très impressionnantes qu'il avait sauvées. Des choses que l'Eglise jette, des missels, des statues, des bénitiers et tout ce genre de trucs pour les remplacer avec des modèles moins bien. J'étais là-bas avec ce type et nous papotons sur tout et rien. Il ne connaissait rien de moi et je ne connaissais rien de lui, mais juste avant que je ne parte, il me dit qu'il avait un cadeau pour moi. Et il glissa cette toute petite chose dans ma main. Il me dit : « Vous savez ce que c'est ? » Et j'ai dit : « On dirait une sorte de relique de seconde zone mais c'est quoi ? » Et il me dit (vous n'allez pas le croire) : « C'est un morceau de l'habit d'Anne-Catherine Emmerich ». Oui ! Et je n'ai pas dit au type ce que je j'étais en train de faire, rien... Il est comme tombé du ciel en me donnant ça.

Presse

RA : Vous avez donné récemment une interview où vous parlez de la presse qui harcèle votre famille, est-ce que cela continue ?

M. G : Je leur ai un peu fait tourner les talons en attaquant directement parce que je n'aime pas rester assis comme une victime en attendant que quelque chose se passe... Ce sont des couards, ils essaient de vous avoir comme ça parce qu'ils sont couards, parce qu'ils ne viendront pas à vous directement, ils cherchent les gens autour de vous et essaient de vous nuire de cette façon.

RA : Quelle est votre réaction quand vous voyez d'autres catholiques, disons des politiciens, qui ne vivent pas vraiment en conformité avec ce à quoi ils sont sensés adhérer mais utilisent l'Eglise ou leur foi comme une manière de propulser leur carrière politique ?

M. G : Oui. Bien.. Ça relève toujours de l'hypocrisie. Mais je ne me sens pas trop de juger tout cela.

Foi

RA : En quoi cela a-t-il modelé et changé votre foi de travailler sur ce film ?

M. G : Cela l'a vraiment concentrée. Ces quatre, ces cinq derniers mois ont été... vraiment... vraiment, je ne sais pas comment dire... C'est comme un détergent pour l'âme. J'ai juste essayé de passer à travers en étant engagé dedans, et de donner de la consistance à des choses intangibles comme le Bien et le Mal. Mon espoir est.. Il est très fort. Même pour moi, regarder mon film c'est très fort et quand j'en aurai fini le montage, il sera dix fois plus fort. Je vais en garder près de 90 minutes parce que deux heures de ça, ça vous rend dingue. Donc, mon espoir, c'est que chacun puisse y aller et réussir à être là à travers lui, à souffrir à travers lui. On pourrait donner un badge « Je suis allé voir ce film et je suis resté assis jusqu'à la fin ». Ce que je cherche, c'est que toute personne qui regarde ce film soit profondément changée.

Eternal World T.V Network, 14 mars 2003, *The World is over*.



Anne-Catherine Emmerich (1774-1824)

ÉPÎTRE À NABE

Tout le monde sait que la critique littéraire en France n'existe plus. Si on prend, complètement au hasard, le cas de Marc-Edouard Nabe, on est obligé de constater que le travail minimum de lecture de son dernier roman, *Printemps de feu* (Ed. du Rocher) n'a pas été accompli. Dans une lettre à l'auteur, notre chroniqueur littéraire, Ilich Ramirez Sanchez, dit « Carlos », s'est chargé de faire ce qu'il appelle « une critique élogieuse, il y a de quoi, de votre journal romancé. »

« **P** RINTEMPS DE FEU » me ramène à des rêveries, là où j'ai vécu, milité, aimé... Damas, Bagdad, sièges des Khalifes, phares d'arabité, sœurs ennemies de la Renaissance Arabe, bases de fedayine arabes et internationalistes.

Vos descriptions " COSTUMBRISTAS "*, culinaires, des lieux, climat, mode, langage ; elles valent les meilleurs guides touristiques, ceux de renommés barbouzes arabisants inclus.

Vos formules " religieuses ", sacrilèges, provocatrices à souhait ; elles sont tempérées par vos déclarations " spirituelles " :

P.10 : « Je me fous de l'islam en soi : c'est le principe de la foi que j'épouse. Où Dieu soufflera, je serai toujours. »

P. 92 : « aveuglés par la peur de l'islam, les catholiques incrédules ne veulent pas admettre qu'aujourd'hui les vrais chrétiens sont ces croyants d'ici qui luttent pour Allah, c'est à dire l'autre visage de Dieu ! »

« Pour l'amour de Jésus-Christ, ce super-imam ! »

Vos " bons mots ", néologismes, barbarismes, coquines provocations, montrent que vous êtes (P.26) « coquet comme un mésopotamien » du temps d'Abou Nawas :

P.19 : « God Akbar ! »

P. 84 : « cul-de-souk. »

P.147 : « ALLAH GUERRE COMME ALLAH GUERRE ! »

« De l'angoisse à l'extase. »

P.165 : « La moindre des choses est de se réjouir avec les arabes de toute résistance qu'ils opposent aux armées d'enculés-saxons qui les agressent ? »

P.171 : « Il est normal qu'un homme du Verbe vienne sur la terre de l'Écriture, non ? »

P. 196 : « Peut-on dire qu'on aime une femme si on ne l'a pas sodomisée ? »

P. 229 : « Tout le monde sait que je dis toujours la vérité.

— Dans votre journal peut-être. »

Prémonitoire, n'est-ce pas ?

Et votre quasi-mystique plaidoirie pour la sodomie amoureuse hétérosexuelle (P.264-247-248) ? Coquine !

Vos prises de position politiques, d'analyse ou émotives, presque toujours pertinentes :

P.15 : « Le 11 septembre n'était pas un crime, c'était le châtiment d'un crime. »

P.29 : « Avec les deux drapeaux irakien et palestinien (quelle émotion !). »

P.155 : « L'Irak, comme tous les pays VRAIMENT arabes est indémodifiable... »

P.173 : « La seule révolution possible aujourd'hui pour renverser l'Empire protestant, c'est l'islam. »

« Mon livre » tautologiquement intitulé « L'Islam révolutionnaire », ne dit pas autre chose.

P.207 : « Même Khadafi s'est couché. » Hélas, je ne le sais que trop bien !

« Mais c'est mon truc, ça ! J'expulse tout le monde ! » Tous les militants ont été un jour expulsés de l'Irak, et bizarrement tous sans exception ont été de nouveau invités à Bagdad.

J'ai trouvé des erreurs (ou peut-être de la provocation ?) qui méritent d'être signalées. Je passe outre aux critiques d'ordre théologique.

P.70 : Carlos ne fut point arrêté à Khartoum, mais sur le tarmac de Villacoublay.

P. 82 : Pas de « coyotes » en Irak, des renards et des chacals, oui.

P.117 : « LE SABLE DE DIEU ». « Bagdad n'avait pas connu un tel phénomène depuis cent ans »

Les tempêtes de sable (" TOZ ") sont endémiques, celle d'octobre 1978 obscurcirait l'Irak pendant trois jours de son manteau hivernal.

P.157 : « Victoire de l'Irak sur l'Iran »

Le fait que le régime baathiste a survécu à sa guerre d'agression contre la République Islamique, ne constitue pas une victoire.

P.214 : Duke Ellington est désormais « Count » ?

P.284/285 : Vers 1964, Hafez El Assad étant commandant de la Force Aérienne, visita l'Angleterre avec une délégation syrienne, de laquelle il se sépara pendant une journée pour un tête-à-tête remarqué avec l'ancien « pro-consul » du Soudan, Thomson, qu'il avait connu jadis en Egypte.

Amitiés révolutionnaires,

Ilich Ramirez Sanchez, dit « Carlos »

* ndlr : " DES PETITES HABITUDES "



MARC-ÉDOUARD
NABE :

« CRÈVE,

J'avais loupé la première guerre du Golfe, il n'était pas question que je rate la seconde. En 1991, ça me tentait déjà beaucoup d'aller à Bagdad mais sans doute je n'étais pas assez sûr pour ça, et puis je m'étais laissé surprendre par la vitesse de l'offensive. Il faut dire aussi que je n'étais pas entré dans la fascination du problème de l'Irak, d'abord parce que la première guerre n'était pas aussi claire que celle-ci et que la figure de Saddam n'était pas parvenue à ce point de luminosité négative, je dirais. J'étais encore très ayatollah Khomeyni à l'époque ! La guerre que Saddam avait menée contre l'Iran, et qui était récente, m'était apparue comme débile. Je n'avais pas conscience que l'Irak était un grand pays martyr. En vérité, il ne l'était pas encore. C'est justement la guerre que le père Bush lui a menée qui a, si je puis dire, sanctifié cette terre. J'avais déjà écrit un peu au moment de l'envahissement du Koweït dans mon journal intime, mais évidemment c'est sorti dix ans après. Déjà on sentait bien au jour le jour que Saddam était diabolisé par un Occident qui, coupable comme il est, ne pratique qu'une politique, celle du bouc émissaire. C'est une mode aujourd'hui d'affirmer que l'Occident n'est pas si coupable que ça, qu'il n'a pas à se sentir coupable. Je suis favorable à toute forme de déculpabilisation bien sûr, mais les Occidentaux semblent prendre un malin plaisir à se tromper de faute. Les petits-enfants des millions de pétainistes qui de 40 à 44 ont collaboré avec les Allemands n'ont pas aujourd'hui à se sentir coupables, mais ceux qui directement aujourd'hui, ont été d'une façon ou d'une autre favorable à « l'intervention » militaire américaine en Irak, le sont ! Ils sont coupables d'occidentalisme, ce qui est la nouvelle forme, la forme moderne, branchée, réac-branchée, punko-cool, cynico-nihiliste, bref, bourgeoise, du colonialisme.

Si je devais trouver un mot pour définir l'époque, je dirais l'indécence, l'indécence à tous les niveaux. L'Occident tel qu'il est devenu, tel qu'il a voulu devenir, fait preuve à chaque instant d'une indécence folle. Il se rend très bien compte qu'il devrait avoir honte et malgré ça, il accepte le pire, pour lui et pour les autres. Quand on sort un peu de l'Occident, on mesure le degré de son indécence. Prenez des événements récents en France... Qu'est-ce que c'est que les petits problèmes des intermittents du spectacle par rapport à ceux des Palestiniens de Ramallah ? Et n'est-il pas grossier de se plaindre de la canicule au mois d'août à Paris alors qu'à Bagdad à la même époque il fait cinquante degrés à minuit ? Ah, ce n'est pas en Orient qu'on laisserait crever 15 000 vieillards ! Pour leur faire faire un dernier tour de Kaaba, les fils des vieux pèlerins n'hésitent pas, en plein soleil, à les porter jusqu'à la Mecque. Ce sont des exemples de rien du tout mais bien symptomatiques de l'état d'esprit qui grandit depuis de nombreuses années, et peut-être plus particulièrement depuis le 11 septembre. Qu'on déplore les morts du World Trade Center je veux bien, mais qu'on les transfigure en 3000 héros, victimes spécifiques d'un attentat inexplicable, non. Les gens sont indécents. Voilà mon sentiment. Et la cheftaine du mouvement de l'indécence aujourd'hui, c'est l'Amérique. Elle continue à gravir de jour en jour les échelons de l'indécence et personne n'ose rien dire, pourquoi ? Ponce Pilate au moins a essayé

de sauver le Christ à plusieurs reprises. On ne se lave plus les mains, mais la tête en faisant la fête, la « teuf ». Entre deux raves encadrées par la police, on proclame sa bien-pensance altermondialiste, antiraciste et même anti-guerre pour se donner la bonne conscience de rester au fond de soi le plus inconscient possible, inconscient de se qui se passe, inconscient de ce qui s'est passé puisque tout va tellement vite que les pires enculeries s'oublient à peine accomplies. Ça va même presque trop vite pour qu'on ait le temps de s'en choquer. Si on reprend l'affaire d'Irak depuis le début, c'est-à-dire depuis un an à peine, peu seraient capables de se souvenir de chaque étape ignoble, absurde ou « surréaliste », qui a mené au déclenchement de l'attaque yankee du 20 mars. Moi je ne veux rien oublier et c'est pour cela que j'ai écrit.

Quand une autruche met sa tête dans le sable, il ne faut pas qu'elle s'étonne d'être enculée ! C'est le cas des nostalgiques de l'Occident tel qu'ils croient qu'il était. Moi

rants de l'Occident et qui ne l'aiment maintenant que parce qu'il est devenu décadent. Ils font semblant d'avoir la foi et ils n'adaptent pas leur sentiment aux nouvelles lois de l'histoire.

Oui, Bernanos, Bloy, Joseph de Maistre, et même Barrès, puis Péguy, étaient des réacs sublimes en leur temps, qui auraient donné leur peau et qui ont donné leurs livres pour l'Occident en péril, mais uniquement parce qu'il était à l'époque encore défendable, qu'il était la civilisation même, qu'il regorgeait d'enthousiasme, de religiosité, d'inventivité, contre les « barbares » qui fondaient tête baissée. Quand on pense qu'en 1914, pour Suarès, les barbares, les fanatiques, les terroristes, n'étaient pas des métèques incultes du fin fond de l'Arabie, mais tout simplement des Allemands du Kaiser qui osaient s'en prendre à la France éternelle ! Oui, les ennemis de la civilisation étaient des enfants de Mozart aux portes de Strasbourg ! Vous voyez comme ça a changé.

Ce que les occidentalistes abrutis ne



Iraniennes s'entraînant au féminisme...

Je suis le premier à reconnaître les valeurs occidentales. Je suis même, en temps qu'artiste, un des fruits de cette civilisation, mais je me refuse à défendre l'Occident en tant que tel uniquement parce qu'un jour il a été grand. Je n'ai pas de complexe occidental alors que ceux que j'appelle « les occidentalistes » sont des types qui ont raté l'Occident, qui n'ont pas su se construire grâce à lui et qui la ramènent aujourd'hui avec une arrogance de complexes. Voilà pourquoi les petits messieurs du dandysme pro-occidental s'accrochent à l'Amérique ou à un christianisme que, prisonniers de leurs lacunes théologiques, ils sont incapables de pratiquer. Oui, ils osent mépriser ouvertement (ça fait anti-conformiste) le méchant Orient et les fanatiques d'Allah pour mieux faire passer leur jalousie et leurs frustrations de petits-Blancs. L'occidentaliste opportuniste des années 2000, qui n'a retenu de l'Amérique que son mauvais goût et tous ses crimes, ne va pas nous faire croire qu'il cherche à sauver les madones de Raphaël ou les jardins de Versailles en soutenant la politique de l'administration Bush ! Escroquerie, même pas intellectuelle. Si vous creusez un peu, vous vous apercevrez que tous ceux qui se croient originaux et distingués en se jetant dans les bras de l'occupant américano-sioniste », comme disent les Arabes, sont au fond des igno-

comprennent pas aujourd'hui, c'est que tout ce qu'ils fantasment sur l'Occident qui n'est plus se trouve justement dans l'Orient qu'ils combattent idéologiquement par goût du paradoxe.

Bref, le meilleur moyen d'être occidental aujourd'hui, c'est de soutenir l'Orient dans sa résistance contre ce qu'est devenu l'Occident.

C'est l'Orient aujourd'hui qui détient la dignité du monde, sa capacité de résistance, sa grandeur d'âme, son sens de la parole donnée, son courage guerrier, son hospitalité sacrée, sa foi absolue et son esprit de croisade pourquoi pas ? Autant de valeurs qui étaient l'apanage de l'Occident et qui se sont transvasées à l'Est, par sa faute à lui d'ailleurs. Il faut donc être logique et s'adapter, se déplacer, dévier son espoir là où ça se passe. Je continue à maintenir

qu'aujourd'hui un Bernanos ne défendrait plus l'Occident de George Bush et d'Ariel Sharon ; que Massignon évidemment serait à Bagdad ; que Dominique de Roux trouverait des accents gaulliens à la résistance de Saddam Hussein et que Bloy s'interrogerait avec passion sur l'âme de Ben Laden comme il l'a fait sur celle de Napoléon. Bref, le meilleur moyen d'être occidental aujourd'hui, c'est de soutenir l'Orient dans sa résistance contre ce qu'est devenu l'Occident.

L'indécence vient aussi de ce qu'on ne se demande jamais quelles sont les raisons du terrorisme. Tout acte terroriste, et parmi les plus récents, a une explication claire, lumineuse, incontestable et tant qu'on se servira de la condamnation des actes terroristes pour mieux ignorer les raisons qui les ont fait naître, il perdurera. Quand les Occidentaux s'interrogent sur les kamikazes du 11 septembre, ils se demandent comment ils en sont arrivés là, mais jamais comment le monde en est arrivé là, pour que des gens comme eux soient poussés à commettre de tels actes. On interroge l'intériorité d'individus incompréhensibles et impardonnables, mais jamais l'extériorité du monde et sa politique encore plus impardonnable. On fait de la psychopathologie alors qu'il faudrait simplement faire de l'analyse politique.

Sur Saddam Hussein, qu'on arrête de se faire peur. L'Occident, encore lui, a nourri en son sein des Hitler et des Staline, sans parler des Napoléon et des Nicolas II, et on voudrait nous faire trembler de peur devant un petit dictateur oriental de la fin du vingtième siècle. Saddam est un enfant de chœur à côté de Staline, son idole. Vous savez sans doute que le petit père s'installait à son bureau tous les matins et cochait arbitrairement sur des listes entières plus de trois mille noms d'opposants soupçonnés à exécuter et sans trembler du stylo. Oui, Staline vidait son pays d'un World Trade Center par jour ! Et d'une canicule tous les quatre jours ! C'est ça aussi, l'Occident.

Une nouvelle forme de ponce-pilatisme règne partout aujourd'hui. C'est comme si Ponce Pilate avait demandé au peuple de choisir entre Jésus Christ et Barrabas, et que la foule avait hurlé son nom à lui, Ponce Pilate ! Ce n'est plus Jésus le Dieu universel, mais Ponce Pilate qui a été mis en croix car en plus monsieur se permet de souffrir de son indifférence ! C'est ça le nouveau dieu occidental : un douloureux je-m'en-foutiste qui saigne, non pas du sang mais de l'eau, l'eau de vaisselle dans laquelle il s'est lavé ses petites mains. Oui, aujourd'hui tout le monde s'en fout, tout le monde accepte tout, tout le monde a choisi le camp du confort mais en rajoutant ce cynisme infâme qui est d'en souffrir au fond de soi. C'est très « mode » de se faire pardonner ses pires compromissions en se présentant comme un auto-destructeur. On a le droit de se foutre de tout puisqu'on se fout de soi-même. La superficialité est devenue la seule preuve de profondeur. Ceux qui ferment les yeux sur l'ignominie impérialiste américaine au nom de leur propre petite tranquillité sont conscients qu'ils sont dans le mal. Ils savent au fond d'eux qu'ils ont tort, qu'ils sont des lâches, qu'ils pratiquent la non-assistance à vérité en danger, mais ils s'en excusent parce que soi-disant ils ne sont pas dupes.

OCCIDENTENT ! »

Que l'homme est donc devenu primaire en ces temps de haute sophistication technologique ! Du moment que l'américanisation rend plus confortable sa vie quotidienne, il est pour. Si demain l'idéologie yéménite ou soudanaise lui donnait des avantages sociaux, si la dictature d'un tyran arabe se répercutait avantageusement sur l'augmentation de sa retraite, il serait pour à cent pour cent. Voilà pourquoi je ne suis pas réactionnaire mais révolutionnaire. Les nouveaux réacs au fond ne peuvent pas piférer les Arabes. Ils les confondent facilement avec ceux qu'ils appellent des « Beurs » et pour eux tous les Noirs sont des « Blackos ».

Oui, chaque attentat est un attentat, non pas à la pudeur, mais pour la pudeur !

L'intello décadentiste, adepte de Brett Easton Ellis, qui a une paille de coke dans une narine et un godemiché dans l'autre, qu'est-ce qu'il veut finalement ? C'est se vautrer dans le « rien ne vaut la peine » et surtout se faire bien enculer par le plus fort. Aujourd'hui le plus fort, c'est Bush. Ce sont tous des petits dandys puceaux enculés par Bush, embusqués jusqu'au trognon, et qui en redemandent. A cause du gauchisme abhorré, les petits cons occidentaux d'aujourd'hui défendent le pouvoir blanc. Ce sont des Ku-Klux-Clones fabriqués à l'image des pires mecs de la droite classique. Quand ils attaquent les Français, c'est uniquement parce qu'ils les méprisent de se faire baiser par le Tiers-monde, alors que pour quelques voyoux maghrébins qui circulent dans les banlieues, vous avez des millions de « vrais » Arabes qui attendent dignement de crever des bords du Nil jusqu'à ceux de l'Euphrate.

Quand nos nouveaux-réacs rendent hommage - ah les hommages ! - aux bons écrivains d'antan, c'est toujours pour leurs idées inadaptées aujourd'hui et jamais pour leur talent. Ils idéologisent des artistes qui ont eu à un moment donné des idées politiques, au lieu de montrer qu'ils ont compris leur message artistique lancé dans une époque politiquement donnée. Nos écrivains anti-conformistes branchés ne veulent pas s'encroûter comme des camemberts dans l'hexagone, non, mais quand ils fuient la France, c'est pour aller en Irlande ou au Canada, jamais à Nadjaf ou dans la bande de Gaza ! Ils se paient encore le luxe d'une réputation de « politiquement incorrect » sur le dos des plus pauvres. Tout ce qui a annoncé cette guerre, la façon dont elle a été accomplie, et tout ce qui se passe depuis, est, non pas scandaleux mais impardonnable, je dirais même au sens chrétien du terme. Il n'y a aucune excuse à chaque action. Et si on affirme le contraire, il faut le prouver. C'est trop facile de noyer le poisson en disant que les Américains avaient de bonnes raisons d'avoir tort. Je ne me servirai même pas de ma propre expérience pour réfuter tous les arguments. C'est tellement énorme que le fait d'y être allé et d'avoir vécu la guerre ne semble ajouter aucun poids aux propos de celui qui sait de quoi il parle.

Je l'ai bien vu à mon retour, l'indifférence était peut-être encore plus forte qu'avant la guerre. La déception finale, ces porcs d'occidentalistes ont osé la mettre sur le dos des Irakiens alors que je savais déjà moi, là-bas, sur place, que Bagdad allait être bradé, que la victoire serait achetée par les Américains lâches, peureux et incompetents. Les occidentalistes se permettent d'inverser la tendance ! Ça va jusqu'à dénoncer les vilains attentats « terroristes » des Irakiens qui actuellement ne font que résister à l'occupant - et mieux que les Français en 40. J'ai été suffoqué à mon retour de voir tous ces regards vides ou fuyants, ces gens déconcernés, ces sourires qui glissent sur le côté et puis toutes les vestes qui se retournent. Après avoir cru un instant que la guerre durerait longtemps, les mêmes petits prophètes pérorèrent qu'ils l'avaient bien dit. Ils osent vanter la

plus cette indécence. Il y a d'un côté les hommes de lettres et de l'autre côté les êtres de l'Homme. Ça me fait rire de savoir que le jour même où la guerre en Irak s'est déclenchée, c'était l'ouverture du salon du livre. Ça dit tout. Intellectuels et écrivains, pacifistes ou bellicistes, faisaient la paix, le temps d'un tiède raout dans l'infest milieu littéraire, alors que les premières bombes tombaient dans Bagdad sur de pauvres cons, dont moi. Je suis aussi parti pour ça, pour fuir les écrivains, et plus généralement la culture. Comment peut-on se réclamer de Rimbaud ou de Pasolini quand on ne suit pas leur exemple, quand on n'adapte pas leur expérience à celle d'aujourd'hui ! Je ne peux plus supporter ces pseudos-cultivés qui osent « admirer » Ezra Pound, Mishima ou Simone Weil et dont le comportement prouve qu'ils ne vivent que pour être tout le contraire. Attitude misérable de petits

Il est volé par une idéologie de dissident universel qui ne comprend rien, et à qui on déroule un tapis rouge pour le dire. Indécence et dissidence. La pudeur manque. Il ne faut pas s'étonner que ce soit à coups de bombes que certains cherchent à l'imposer. Oui, chaque attentat est un attentat, non pas à la pudeur, mais pour la pudeur ! L'Occident va crever. Il ne faut pas essayer de le guérir. Au contraire. Euthanasie ! Euthanasie sans scrupules !

Propos recueillis au magnétophone par Anne-Sophie Benoit, Octobre 2003.

D.H. LAWRENCE PENSE COMME NOUS

Tout en Amérique, est fondé sur la volonté. Une puissante volonté négative semble s'opposer à toute vie spontanée, il semble n'y avoir aucun sentiment - pas de véritable compassion et sympathie viscérales ; il n'y a que cette volonté crispée, volonté de fer, bienveillante, qui est finalement diabolique. Comment peut-on écrire sur cela sinon avec un esprit analytique. Frieda, tout comme vous, a toujours rêvé secrètement de l'Amérique et de sa liberté : une liberté de ne rien ressentir. Mais maintenant, elle commence à comprendre combien il est absolument répugnant de vivre selon cette volonté contre la vie intérieure spontanée, en imposant la volonté individuelle égoïste à tout ce que la vie a d'authentique et de sacré. Bien sûr, je sais que vous allez railler en m'entendant dire qu'il existe une vie spontanée, sacrée, avec sa fierté et son pouvoir sacré. Je sais que, vous aussi, vous croyez que cette volonté humaine détraquée doit dominer la vie. Moi pas. Et c'est pourquoi je pense que l'Amérique n'est ni libre ni brave, mais est un pays de petites volontés étroites qui résonnent comme du métal, tout le monde essayant de berner tout le monde, et un pays d'hommes absolument dépourvus du véritable courage qu'est la confiance, la confiance en la spontanéité sacrée de la vie. Ils ne font pas confiance à la vie tant qu'ils ne la dominent pas. Voilà ce qu'ils valent - les lâches ! je vous laisse le Pays de la Liberté - ce que j'en connais. - Au printemps, je veux rentrer en Europe.

D.H. Lawrence.

Lettre à Else Jaffé, 27 septembre 1922.



L'Europe et l'Amérique : une vieille histoire d'amour

puissance militaire des Américains, leur victoire écrasante, leur succès tactique alors qu'il a suffi à ces minables d'ouvrir — clic, clic — une valise pleine de dollars pour gagner (provisoirement) la partie. J'ai même entendu ici des cons sans honneur trouver que c'était très bien, que pour une fois l'argent avait servi à quelque chose, à épargner des morts, les morts américains bien sûr, et que grâce à cette négociation secrète entre Rumsfeld et les généraux félons de Saddam, la guerre avait été rapidement gagnée avec le moins de morts possible et qu'ainsi on pouvait sortir au plus vite de tous ces problèmes d'Arabes qui font chier tout le monde. Je vous le dis, l'escalade de l'indécence n'a plus de limites. Ça grimpe, ça grimpe de jour en jour. Personne ne dit rien et quand quelqu'un dit quelque chose, c'est pour ne rien dire. On contourne les questions, on évite les évidences. On connaît la vérité et on reste passif devant son viol. Tout le monde savait que l'Amérique viendrait en Irak, non pour le libérer mais pour l'occuper. C'est fait, ils l'occupent, ça se passe très mal et le reste du monde trouve ça normal.

Mon livre *Printemps de feu* a été totalement boycotté par les médias français qui semblent tous de connivence pour redorer l'image de l'Amérique. Même moqueusement (Schwarzenegger, etc.) ! Mais je me fous complètement de faire la promotion de mon livre. Je n'ai pas non

plous sans envergure, incapables de se déplacer, de vivre les choses par eux-mêmes au lieu de parasiter la pensée des autres, de préférence quand ils sont morts. Pasolini mépriserait ceux qui l'idolâtraient, lui qui n'avait qu'une idole, la réalité, lui qui allait justement dans ces pays orientaux pour voir de vrais visages enfin humains, anti-culturels, anti-industriels. Je suis sûr qu'aujourd'hui on l'aurait retrouvé à Bagdad avec sa caméra. C'est très modestement en pensant à lui que je suis allé planter mon stylo dans un jardin de Babylone.

Hélas, il ne suffit pas de se rendre sur place pour éviter les clichés. Quand je lis dans *Le Monde* le reportage de Mario Vargas Llosa, cet écrivain surestimé d'Amérique latine qui a osé visiter l'Irak une fois que tout était bien fini pour passer des vacances de « grand écrivain sur le terrain », il y a de quoi vomir. Tout ce qu'il a vu là-bas, lui le nant d'une Amérique latine en décrépitude, c'est exactement ce qu'il savait déjà avant de partir. Comme beaucoup, il n'est venu que pour confirmer son idéologie. Il pleurniche sur les Kurdes, il donne la parole aux victimes de Saddam Hussein, il s'inquiète de la montée du chiisme dans les villes saintes et admire la volonté culturelle de quelques opposants paumés ! Voilà, c'est le maximum qu'un écrivain officiel, super bien-pensant, exotique pour les franchouillards, peut atteindre dans sa vision du monde d'aujourd'hui.

—Publicité—



MA MORTE PRÉFÉRÉE

Mon petit chat est mort, alors j'ai décidé d'adopter une des victimes de la canicule. Sur la liste des noms, mon préféré est celui de Paulette Moreau. À la morgue, tout le monde a été très gentil. C'est curieux, un mort, en tous cas c'est très beau. Paulette est maigre, pâle, elle a dû être grande. Ses bijoux sont rouillés, elle devait les ranger dans un verre d'eau. Je la regarde avec beaucoup de curiosité, tout en faisant semblant d'avoir toujours su que cela se passait ainsi, il ne faut surtout pas avoir l'air étonné. Je suis très heureuse de m'attacher à cette personne que je ne connais pas et dont l'âme a peut-être besoin d'affection. Malgré mes efforts pour respirer autrement, l'odeur est affreusement incommode, c'est quelque chose que je n'avais encore jamais senti, une odeur de tiroir, mais ouvert, d'un meuble pourri ou moisi de l'intérieur. Les mouches, il n'y en a pas et pourtant j'ai envie de vomir.

J'adopte Paulette Moreau qui est née en 1923 à Charleville et qui est morte à 80 ans en 2003, de père et de mère inconnus, elle est orpheline, ce qui explique en partie qu'elle soit toute seule aujourd'hui. Mariée à 15 ans, elle épaula son mari à la boulangerie, elle ne veut pas s'enfermer dans une vie stérile, elle a envie de voyager, elle est blonde et presque transparente, avec deux yeux durs comme des billes de plomb, de celles qui n'ont aucune valeur à l'école maternelle, mais qui enlèvent à son regard l'impression de désir ou de volonté. Les hommes la regardent comme de la purée qui sort du presse-purée.

Arrivée à Paris, elle se fait les ongles et devient la maîtresse d'un attaché d'ambassade qui l'emmène en voyage à Calcutta, voilà l'histoire. Elle voit la misère et passe sa vie entre la résignation et les réceptions. Après ça, elle s'habille tout en blanc, un peu comme les héroïnes de publicité Ricoré, fait du tennis, du vélo, mais personne ne vient jamais vers elle avec du pain et des croissants. Ses enfants sont calmes et sages, comme elle, ils attendent dans l'inespoir, font leur vie, quittent le pays et ne la revoient jamais. A 78 ans, une fois son mari tombé de cheval, elle revient à Paris, s'installe dans une chambre, ne parle à personne, devient une vieille dame des villes. De celles qui font des promenades, nourrissent les pigeons et profitent des cafés crèmes, de celles qui sont chez elles partout, dans une ambassade ou sous un pont de Paris, dans un salon de thé ou bien dans un cercueil, qui peuvent se passer de tout, et ne se plaignent jamais du temps qui pleut ou bien qu'il fait trop chaud.

À force de ne pas se plaindre, en août 2003, dans un pays tempéré et climatisé, Paulette est morte de chaleur et désormais c'est ma morte à moi. Et ça tombe bien, c'est ma morte préférée. Pas tout le monde peut se vanter d'une généalogie pareille !

L'enterrement s'est bien passé je crois. Sarkozy n'était pas là. Bien sûr, je n'étais pas venue pour le voir, mais depuis six mois, je rêve de lui tout le temps. Quand j'étais plus jeune, je rêvais souvent que j'étais une salamandre et que je prenais feu, dans les voitures, dans les appartements. Plus tard, c'a été l'électrocution, et puis l'appendicite, aujourd'hui c'est Sarkozy. J'ai juste été déçue parce que Paulette était deuxième, j'aurais bien aimé qu'elle soit première enterrée, je n'ai hérité ni de son calme, ni de son humilité, moi ça m'a énervée.

Si ça ne la dérangeait pas de crever la gueule ouverte, comme on dit, moi qui l'ai connue si belle et si morte, je n'ai pas aimé la voir ainsi négligée. Alors, aujourd'hui, j'ai sauté un repas.

Audrey Vernon

Témoignage

JE NE FAISAIS PAS BANDER CHANAL

Je sais, ça fait snob. Dans ma vie, je n'ai pas seulement connu des personnalités telles que Miles Davis, Béatrice Dalle ou Albert Spaggiari (et tant d'autres !), mais également l'adjudant Chanal ! J'attendais son procès pour faire cette petite révélation, mais comme il vient de se suicider à Reims avant de comparaître, je peux bien le dire maintenant : j'ai été sous les ordres de l'adjudant Pierre Chanal...

C'était un peu avant que la rampouille homo n'ait l'idée, ou plutôt l'envie, de séquestrer des appelés, de les violer et de faire disparaître leurs corps... Vous connaissez l'histoire... Six jeunes gens qui s'évaporent dans le triangle de Mourmelon au début de années 80. Aucune preuve. Chanal est seulement soupçonné parce qu'une de ses victimes — un Hongrois qui faisait du stop et dont le pouce en l'air avait immédiatement plu à l'adjudant au point qu'il freina et chargea le jeune homme dans sa fourgonnette — arrive à s'en sortir, et identifie ce militaire qui l'avait enchaîné, sodomisé, puis filmé en train de se branler. On a parlé du marquis de Sade... Accusé et condamné uniquement pour ce viol, Chanal purgea ses dix ans avant d'être libéré en 1995. Après bien des années de discussions de poils de cul, avocats et juges font rebondir l'affaire à cause d'un cheveu retrouvé dans le camion de torture de Chanal. Un seul cheveu, comme celui que le Créateur perd dans le bordel de Maldoror, et qui correspond à celui d'un des pioupious enculés. Chanal est mal, il sent qu'il va replonger : il se suicide une première fois (ratée)... Puis une seconde (super-réussie : avec une lame de rasoir cachée dans son dentier, il se sectionne l'artère fémorale dans son lit d'hôpital et se vide de son sang en dix minutes). Suprême façon d'échapper à la sacro-conne Justice ! Hors la vie, hors la loi ! À jamais innocent, même s'il signe ainsi sa culpabilité pour toujours : c'est Chanal. Le plus fort, c'est Chanal le héros, Chanal le super Rambo, c'est Chanal tel que je l'ai connu...

C'était en 1979. J'avais vingt ans. Pour faire mon service militaire, j'avais été envoyé à Charleville-Mézières, dans le 3^{ème} régiment du Génie... J'avais beau plaisanter lorsqu'on me demandait ce que je faisais dans le Génie (« Eh bien, je suis génial ! »), j'en avais gros sur l'une des patates qu'on m'obligeait à éplucher tous les matins. Ayant échoué à me faire réformer, j'avais atterri à Charleville dans cette caserne dite « semi-disciplinaire » où l'encadrement était censé mater les fortes têtes. Autant dire les fils uniques pour leur apprendre ce que c'est que d'avoir soudain un millier de frères qui n'ont pas forcément tous le sens de la famille ! Comme ça ne suffisait pas comme régime sévère, le commandant avait reçu l'ordre de prendre « au hasard » un appelé et de l'envoyer à Mourmelon pour un stage encore un peu plus « hard ». C'est moi qui fus choisi ! Je suis donc parti en novembre 1979, pour une semaine, en train gris. Porte de Clignancourt, Jacques Mesrine venait d'être exécuté, j'étais très triste...

À côté de Mourmelon, Charleville, c'est Saint-Tropez ! Dans les Ardennes, la caserne est dans la ville ; dans la Marne, elle est la ville. Je ne sais pas comment étaient les camps de concentration en Allemagne, mais c'est à ça que ça m'a tout de suite fait penser. Une immense série de baraquements sinistres traversés par de véritables autoroutes de goudron désertes jusqu'à ce qu'un coup de sifflet les remplissent de soldats affolés, bien vite rangés comme des pions sur un jeu d'échecs. Et quel froid ! J'ai été placé avec les autres « élus » qui venaient de Lille, de Marseille, de Bordeaux, d'autres régiments encore, des Dom Tom même, pour suivre le stage. Dans cette gigantesque prison ocre, notre « instructeur » nous a été présenté dès le premier matin. Dans les filaments d'aube mauve qui s'effiloçaient dans l'atmosphère, on ne vit d'abord que sa silhouette de grand maigre. Il avait un chien à ses côtés. Je me rappelle surtout qu'il était en short. Il avait un visage livide

aux joues creusées, avec deux yeux enfoncés, comme à coups de pompes, dans des orbites molles : Chanal !

L'adjudant-chef était déjà célèbre, au moins à Mourmelon, puisque c'est lui plutôt qu'un autre qui avait été chargé de nous faire souffrir. Les militaires connaissent bien sa rigidité et sa virilité caricaturale. De sa bouche sortait de la fumée à cause du froid, mais comment imaginer qu'il s'agissait plutôt du soufre du Diable qui le possédait certainement déjà ? Nous étions une quinzaine dans son groupe et il s'occupait bien de nous... Je n'ai pas remarqué qu'il était pédé, ce qui m'a vexé plus tard quand l'affaire des « disparus de Mourmelon » a éclaté et que je l'ai reconnu à la télévision. Je peux dire qu'aucun de nous ne semblait plaire à notre adjudant, pas même Blounard, le blondinet de Toulouse. L'adjudant n'était pas un homme facile. Plus il faisait froid le matin, plus il était dévêtu pour la gym quotidienne ! Les cuisses de Chanal... La chair de pouille ! Pendant la semaine de stage, Chanal me fit l'effet d'un abruti de plus. Son insignifiance était évidente. Il jouait trop les types droits et fortiches pour m'impressionner. Son chien avait l'air de bien le connaître, de savoir son secret... Nous, nous étions sous son commandement en permanence et chaque ordre débile que l'adjudant nous donnait me faisait l'effet d'un aveu d'impuissance. En tous cas, ce n'est pas moi qui ai pu lui donner envie de devenir le monstre qu'il était au fond de lui. L'adjudant-chef Chanal fut l'un des rares hommes dans ma vie à ne pas m'avoir du tout trouvé sexy, et je m'en félicite !

Chanal avait une façon de prononcer mon nom de jeune fille, « Zanini », qui montrait que je n'étais pas son genre. Je crois qu'il aurait voulu que je le craigne, mais déjà, à l'époque, je ne craignais personne, à part moi-même peut-être...

- Vous tremblez, Zanini ?
- Oui, mon adjudant, j'ai froid.
- Je croyais que vous aviez peur...
- De quoi aurais-je peur, mon adjudant ?

— De moi !

C'est après que ce genre de dialogue prend son sens. Sur le coup, Chanal me faisait plutôt pitié d'être si con, comme tous les militaires d'ailleurs auxquels j'ai été confrontés. Je le trouvais juste un peu plus sec que les autres. C'était le rempileur typique, avec les gestes autoritaires du faible, et la voix un peu sourde et brusque du militaire de carrière... On ne pouvait pas dire qu'il n'aurait pas fait de mal à une mouche car, par prudence, toutes les mouches s'éloignaient de lui... Comment prévoir qu'il aimerait bientôt rapter des bleubites pour les enculer dans son camping-car vert, et que son truc, c'était de collectionner les slips (sic !) ?

Marc-Édouard Nabe



Nabe, à l'époque où il était sous les ordres de l'adjudant Chanal à Mourmelon

JOEY STARR
ALONG WITH
BITE

GLAUQUE STORY

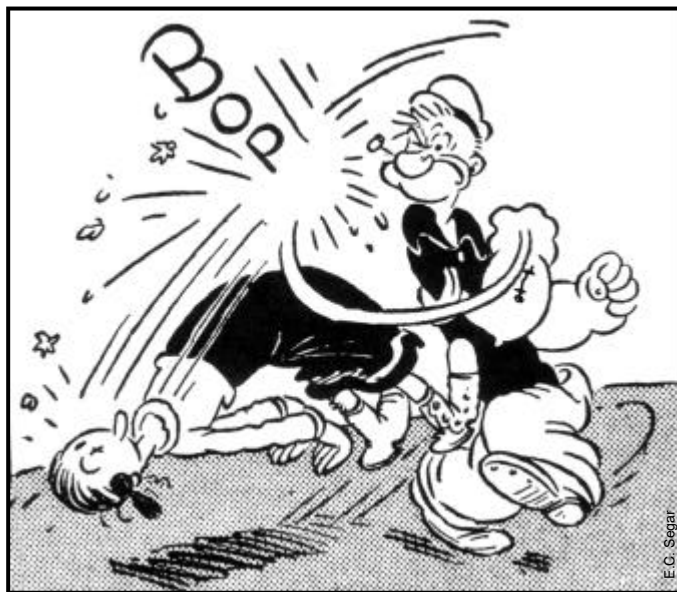
tragédie en un acte

La scène se passe à Vilnius (en Lituanie), à l'hôtel *Domina Plaza* chambre 35. Il est minuit, ce 27 juillet 2003, Bertrand et Marie viennent de rentrer...

BERTRAND, *s'affalant sur un fauteuil rouge*. — Putain !
MARIE. — Pardon ?
BERTRAND. — Mais non ! Ce n'est pas à toi que je m'adresse... Qu'est-ce que tu peux être susceptible ! Tu prends tout pour toi...
MARIE. — Excuse-moi, je suis dans mes mauvais jours...
BERTRAND. — Fume un pétard.
MARIE. — Je ne fais que ça depuis ce matin ! J'ai l'impression d'être dans le coma.
BERTRAND. — Au fait, t'as les amphét' ?
MARIE. — Lesquelles ? Celles que notre *dealer* nous a vendues tout à l'heure ou bien celles que tu as apportées de Paris ?
BERTRAND. — Les nouvelles, voyons ! Tu sais bien que les autres, je n'en ai plus... Avec ce que tu t'avales depuis que je suis venu te rejoindre dans ce trou à rats !
MARIE. — D'abord, je ne t'ai jamais forcé à venir, mon amour ! Ensuite, je te ferai remarquer que tu en consommes au moins autant que moi...
BERTRAND. — Oh, ta gueule !
MARIE. — Qu'est-ce que tu as ce soir, mon amour ? Tu as trop bu de vodka...
BERTRAND. — Il faut bien que je boive pour oublier.
MARIE. — Oublier quoi ?
BERTRAND. — Mais toute ta smala, tout ton cinéma... Si tu crois que c'est facile pour un rocker de s'intégrer dans ce milieu d'hystéros...
MARIE. — Et tes copains musiciens, ils sont la fine fleur de la civilisation, peut-être ? De gros abrutis incultes qui gueulent n'importe quoi et qui se prennent pour des « chanteurs »... Tu as bien fait d'appeler ton groupe *Noir désir*, parce que *Grise matière*, ça n'aurait pas été possible !
BERTRAND. — Nous, au moins, on vend des millions d'albums, on est les phares de toute une génération. On est une conscience politique en lutte...
MARIE. — Parlons-en de tes combats, mon amour ! Pour les Sans-Papiers, contre Le Pen, contre Messier. Pour José Bové et les Palestiniens. Contre la guerre en Irak... C'est tellement facile. Ah ! Pour avoir une bonne image de « pur » hors-système tout en étant dedans, qu'est-ce que qu'on ne ferait pas !
BERTRAND. — Je tiens à ma légende comme toi à la tienne... Tu n'es pas plus « douce » que je ne suis « dur »...
MARIE. — Arrête de foutre des coups de boule à notre mythe !
BERTRAND. — Je me sens de moins en moins moi-même avec toi...
MARIE. — Rentre chez ta Hongroise si tu n'es pas content !
BERTRAND. — Tu es jalouse !
MARIE. — Quelquefois, je me dégoûte... Et si on se suicidait tous les deux ? Là, maintenant ! Ce serait une fin romantique pour deux amants rebelles comme nous, non ?...
BERTRAND. — Je sais bien que je suis une merde, mais pas au point de foutre ma vie en l'air !

MARIE. — Quel lâche ! C'est ça, le *leader* du plus grand groupe de rock français ? Une tantouze avec des bagouzes, oui !
BERTRAND. — Et toi, tu t'es vue ?... Avec tes yeux de veau myope, ta voix rauque... Tes airs pseudo-mystérieux... Tu te prends quand même pas pour une star ! Tu ne fais aucune « entrée »...
MARIE. — Ce n'est pas un crime !
BERTRAND. — Tu es l'actrice intello dans toute son horreur... Tu n'es pas Emmanuelle Béart, ni Sophie Marceau ! Tu ne seras jamais que la fille à ton papa...
MARIE. — Touche pas à Papa !
BERTRAND. — Trintignangnan ?...
MARIE. — Il s'est quand même tapé Brigitte Bardot !
BERTRAND. — Peut-être mais avec toi, il est au bord de l'inceste, c'est pas possible ! Moi, j'étouffe. Entre ton père, ta mère, ton frère, ton fils... On dirait que tu vis en permanence sous perfusion de parents ! J'ai l'impression de baiser avec

BERTRAND. — Tu vois !
MARIE. — Il m'envoie un texto, ce que c'est mignon !
Regarde : « *Bisous* »...
BERTRAND. — « *Bisous* » ? De quoi il se mêle, ce pourri ? Je croyais qu'il n'y avait plus rien entre vous ?
MARIE. — Mais c'est gentil, juste un bisou...
BERTRAND, *lui filant une gifle*. — Et ça, c'est juste un bisou ?
MARIE. — Aïe ! Salaud ! Je le dirai à ma mère...
BERTRAND. — Je l'encule, ta mère !
MARIE. — Retire ça !
BERTRAND. — Pas question. Si tu savais comment elle me fait chier ta mère avec ses grands airs de réalisatrice ratée. Une vraie conne, et méchante en plus !
MARIE, *lui envoyant un coup de pied dans les testicules*. — Touche pas à Maman !
BERTRAND, *la poursuivant dans la chambre*. — Aïe, salope ! Tu vas voir !



toite ta famille... En plus, faire un télé-film sur Colette avec toi, c'est idiot... Tu n'as rien de Colette. C'était une femme bien...
MARIE. — Moi aussi, je suis une femme « bien ». Je suis féministe !
BERTRAND. — Casser un ménage vieux de dix ans au moment où la femme vient d'accoucher, c'est féministe ça ?
MARIE. — C'est l'Amour ! La Passion ! La Fusion ! La Foudre !
BERTRAND. — Bof...
MARIE. — Tu ne comprends rien à l'Amour, mon amour...
BERTRAND. — Arrête de m'appeler ton « amour »... Tu n'en penses pas un mot !
MARIE. — C'est faux, je t'aime beaucoup, Bertrand...
BERTRAND. — Y a pas que moi que tu aimes beaucoup ! Tous tes ex mecs, il faut que je les supporte encore. Ton portable n'arrête pas de sonner...
MARIE, *sortant son portable*. — C'est Sam !

MARIE, *renversant une lampe*. — Attrape-moi !
BERTRAND, *parvenant à la coincer, puis la jetant avec mépris contre le radiateur*. — Dire que j'ai quitté ma femme et mes gosses pour ça !
MARIE, *se relevant*. — Arrête ! Tu m'excites !
BERTRAND. — Moi, il n'y a qu'une chose qui m'excite, tu sais bien. Notre jeu...
MARIE. — Encore ?
BERTRAND, *soudain plaintif*. — Oui, s'il te plaît, Marie...
MARIE, *prenant entre ses doigts le menton de son amant*. — Bon, d'accord...
BERTRAND, *chantonnant en souriant*. — « Je te tiens, tu me tiens par la barbichette, le premier qui rira aura une tapette ! »...
MARIE, *le giflant*. — Tu as ri ! C'est toi !
BERTRAND. — D'accord... « Je te tiens, tu me tiens par la barbi... »
MARIE, *le regiflant*. — Tu as ri !
BERTRAND. — Aïe ! Tu m'as fait mal...
MARIE. — Chochotte ! J'ai à peine frappé !...
BERTRAND. — Encore ! « Je te tiens, tu me... »
MARIE, *le giflant encore*. — Tu as ri !
BERTRAND. — Merde ! Marie ! Tu frappes trop fort. Regarde, j'ai la joue toute rouge ! Arrête, tu vas me faire jouir !
MARIE, *riant*. — Tapette ! Tous les mêmes !
BERTRAND, *la giflant violemment*. — Cette fois, c'est toi qui a ri, Marie !
MARIE, *saignant un peu du nez*. — Encore !
BERTRAND. — Non, ça suffit !
MARIE. — Vas-y. Encore une gifle, mon amour, la dernière !
BERTRAND. — La dernière, alors !
MARIE, *riant aux éclats*. — J'ai ri ! J'ai perdu... Je t'aime !
BERTRAND, *lui envoyant si fort un coup de poing en plein visage que Marie tombe, et cette fois ne se relève pas*. — Voilà, tu as gagné ! Tu es contente maintenant ?

R I D E A U

Marc-Édouard Nabe



VSD, août 2003

« BANDE DE CHIENS ! »



Paris-Match, octobre 2003

NADINE ET SES CHIENS

Bertrand Cantat est une brute qui a osé frapper à mort une femme : nous sommes d'accord. Il n'a d'autant pas d'excuse qu'il a laissé crever Marie Trintignant à côté de lui, pendant des heures, sans alerter les secours : nous sommes toujours d'accord. Il a même dissimulé au frère et au mari de sa victime la gravité de son état, par lâcheté et immaturité impardonnables : nous sommes encore d'accord. Et puis, c'est tout. Après, on ne peut plus être d'accord. Surtout quand la mère de Marie, Nadine Trintignant, publie, deux mois jour pour jour après la mort de sa fille, un livre : *Marie, ma fille* (chez Fayard, bien sûr). Qu'elle aie eu besoin d'écrire pour soulager sa douleur et sa haine, on peut le comprendre, mais pourquoi n'a-t-elle pas gardé dans son tiroir le manuscrit de ce texte dégoûtant ? Quand la comédienne était dans le coma à Vilnius, Nadine protégeait de ses mains, comme on couve un oeuf, le visage massacré de Marie, flashé par les paparazzi, tout en les traitant de « bande de chiens ! ». Aujourd'hui, après toutes celles qui ont été consacrées à sa fille stari-fiée, la mère tire la couverture de *Paris-Match* à elle, en posant à la une, sans honte ni pudeur. Où sont passés les chiens ?

Nadine et ses chiens... Elle est tellement vérolée par quarante ans d'idéologie socialiste qu'elle reprend la terminologie la plus cynique de Mitterrand accusant la presse du suicide de Berégovoy en 93... Dans l'interview qu'elle a donnée, comme dans son livre, Nadine ne nomme jamais Cantat, non pas pour se protéger juridiquement d'une accusation de violation de la présomption d'innocence, mais pour le faire non-exister comme ce salaud a fait non-exister sa fille... C'est d'une puérité même pas pathétique. Cantat existe, hélas. Et tous les amateurs de vraie musique savent bien que le premier drame de toute cette histoire, c'est qu'il y ait eu en France des millions de cons pour adorer ce chanteur inepte et son groupe de débiles... Au point même qu'il s'est trouvé des gauchos indécents pour lancer des appels à la solidarité (dans *Le Monde*, bien sûr) de leur « héros » en taule. Ça les emmerde tous que leur idole soit un meurtrier. Ça les oblige à se renier en tant que bien-pensants, et ça, dans leur saloperie, ils ne le veulent à aucun prix. « Cantat est des nôtres ». Ils veulent à toute force faire de Cantat un « frère ». D'après eux, ce crime ne lui ressemble pas, ça ne peut pas être lui, il est trop « bon », il est trop « pur », il a juste été un instant le jouet tragique, shakespearien, racinien, bernsteïnen, d'une fatalité dégueulasse qui lui est étrangère. Quelle peur de la réalité de la part de ces abstraits connards !

Cette affaire est l'un des plus violents coups portés à la bien-pensance. Il ne s'agit plus seulement de reconnaître qu'on peut à la fois être bien-pensant et mal-agissant, mais de comprendre que c'est à cause de cette bien-pensance-même que le mal peut naître désormais. Il faudra bien approfondir cette vérité : le vrai mal aujourd'hui vient toujours d'un excès de bien-pensance. Cherchez bien. Voilà pourquoi ce fait divers gêne tout le monde. On sait bien qu'on est loin d'une histoire d'amour fou romantique qui a mal tourné, d'une tragédie roméo-juliettesque pour journaux féminins qui branlent si bien leurs fleurs bleues au fantasme fusionnel malsain... La belle et la rebelle... Non ! Le passage à tabac de l'actrice « éthérée » par le « poète » du rock n'est pas un accident. Il a été nourri par plus de deux générations d'encrassement intellectuel, de mauvais goût artistique,

de politisation bidon, bref ce soudain tabassage est l'expression d'un matraquage ancien. Ce bourrage de gueule vient d'un bourrage de crâne ! Marie est le fruit d'une culture particulièrement répugnante et Bertrand aussi : voilà pourquoi dès qu'un peu de sentiment réel (la jalousie) surgit, une simple pulsion bêtement humaine, ancestralement barbare, trop mal refoulée depuis des lustres par un discours fallacieux sur le rapport entre les hommes sur cette planète, ça ne peut qu'aboutir à une explosion meurtrière.

L'Affaire Cantat/Trintignant, c'est le dernier soubresaut de l'esprit de mai 68. Ultime avatar du soixante-huitardisme... Ceux qui reprochent à sa mère « Nadine-la-

clair que la mère fait un transfert total sur sa fille, elle la bouffe, elle est en pleine possession, celle-là même que cette donneuse de leçons reproche à son gendre pas idéal d'avoir confondu avec l'amour... Elle projette, elle ne tourne pas : c'est une projectionniste, pas une cinéaste ! Pour elle, les enfants de Marie sont les siens, elle avoue d'ailleurs qu'il lui arrive de prendre son propre fils pour le frère de ses petits-enfants. Quant au père, le seul grand homme de cinéma de la famille, et manifestement « amoureux » de sa fille depuis toujours, il est trop écrasé par sa mégère liftée pour avoir droit à la parole... Ô glissements d'identités incestueuses ! Les gens ne semblent pas conscients de leur ignominie.

L'aveuglement de la mère est tel qu'elle ne comprend pas quand Marie, quelques

pourris par 68 que le « Clan Trintignant » ! Il est crucial pour le premier de soutenir Bertrand parce que, malgré son crime, il reste un artiste engagé tolérant superintégré politiquement parfait... Et il est vital pour l'autre de cacher à tous la nature tourmentée et difficile de Marie, qui, malgré son « hystérie » supposée, doit devenir une espèce d'icône des femmes battues.

Quelle indécence ! Seuls les lituaniens de Vilnius gardent la tête froide. Pour eux c'est juste une histoire de viandes qui saignent. D'ailleurs n'est-on pas dans ville natale de Soutine, le grand peintre des carcasses pantelantes de sang ? Pas beaucoup d'amour là-dedans. Ni de dignité. Un seul personnage reste admirable, c'est Kristina, la femme de Bertrand Cantat. Il faut voir comment elle parle de lui et



haineuse » d'avoir changé depuis l'époque hippie où elle prêchait l'amour des autres n'ont pas compris qu'elle était déjà comme ça. Comme d'ailleurs les sectaires de sa génération qui croient qu'en faisant leur petite révolution d'étudiants, ils étaient tous généreux, évolués, révoltés et antibourgeois ! *Love and Peace* cachait *Hate and War* : on le voit bien aujourd'hui dans tous les domaines. Grâce à cette pénible affaire, il apparaît au grand jour qu'une gauchiste célèbre pour ses engagements humanistes, en principe au-delà de toute mesquinerie, et à priori affranchie de toute réaction primaire, peut se révéler dans sa légitime souffrance viscérale de mère, comme la pire « facho ». Elle n'est pas loin de réclamer la peine de mort pour l'assassin de sa fille, ce qui est assez logique pour une des premières partisanes du droit à l'avortement.

Dire qu'il y a quelque mois, tous les médias au garde-à-vous se scandalisaient du livre de Brigitte Bardot, considéré comme un bréviaire de haine franchouillarde « lepeniste » ! Et aujourd'hui, les mêmes font toute la pub qu'il faut à celui de Nadine Trintignant... Pourtant, il pue vraiment, celui-là. Et pas seulement le deuil commercial, mais les entrailles mal lavées. Car il est

jours avant la nuit fatale, lui lance un SOS signé « ta fille battue ». Nadine est tellement narcissique qu'elle pense que c'est à elle, sa mère, que Marie fait allusion, et se sent presque coupable de l'avoir « battue » moralement. Elle percuta trop tard que sa fille est la victime du type sombre dont elle s'est amourachée ! Victime de l'autre. « L'autre », le « meurtrier », « lui », le nom manque. D'ailleurs, appeler Cantat « l'autre » et le haïr rappelle la « haine de l'autre », expression préférée des socialistes pour dénoncer la politique « nauséabonde » contraire à celle, si amoureuse d'autrui qu'ils ont professée toute leur vie. Nadine Trintignant a fait toute sa réputation sur la compréhension des autres et la grandeur d'âme, et elle se conduit comme la dernière des beaux haineuses qui devrait sérieusement remettre en question toutes les théories démagogiques dont elle et les siens ce sont faits les chantres depuis plus de trente ans.

Le manichéisme ordinaire de notre société fait qu'il faut choisir son camp entre les Cantat et les Trintignant comme il fallait choisir entre Bush et Saddam Hussein au temps de la guerre en Irak. Mais le « clan Cantat » est achalandé des mêmes esprits

comment elle parle d'elle, je veux dire de Marie qui lui a piqué son mari (c'est dans son nom). Quelle noblesse ! Et quel amour surtout. Parce qu'il n'y a que ça au fond qui intéresse ceux qui se passionnent pour ce drame, et ils ne le voient jamais là où il est... L'amour, le vrai, pas celui qui relie visqueusement comme de la guimauve merdeuse amants et maîtresses, frères et sœurs, ex et futurs, et même enfants... Non, l'amour comme on n'en fait plus : désintéressé, totalement, qui ne connaît pas l'égoïsme : l'amour de l'autre avant le sien. Le plus beau geste de toute la tragédie, le seul réellement dostoïevskien (à la Sonia !), c'est lorsque Kristina dévale les escaliers du palais de Justice de Vilnius, au milieu des flics et des journalistes qui poursuivent Cantat ramené rapidement dans sa cellule. Alors que sa Marie agonise toujours à l'hôpital, Kristina, sublime cocue, a juste le temps de lui crier : « Elle vit, Bertrand, elle vit encore ! »

Marc-Édouard Nabe

RÈGLEMENTS DE COMPTES

Dans chaque numéro, *La Vérité* offre une pleine page à quelqu'un qui souhaite régler ses comptes.

Ce mois-ci, Charles Dupin nous parle de la revue *Cancer* !

N'hésitez pas à venir vous exprimer en toute liberté, vous qui n'avez jamais la parole !

C'est l'histoire d'une bande de ploucs d'Angers et de Rennes qui fondent une petite revue. Ils ont longtemps distribué des tracts puis des coups de poing dans les manifs de province. Les uns viennent d'extrême droite, les autres d'extrême gauche. Ils n'ont pas d'idées mais entretiennent des fantasmes de « subversifs », new-look, post-rock, rap-house, agit-prop, techno, trash nietzchéens !

Quand on n'a pas d'idées, il faut se donner l'air de penser et d'agir à contre-courant. Leur magazine s'appellera *Cancer* ! (C pour Cravan ; A pour Artaud ; N pour Nabe ; C pour Céline ; E pour Ezra Pound ; et R pour Rebatet).

Nés parasites, ils vivent sur le dos de la bête. Avec une prédilection pour les cadavres. Comme des vers, ils se nourrissent des écrivains qui ont payé de leur peau le fait d'être un peu trop vivants. Plus leurs « héros » sont estampillés du signe de l'infamie, plus ils jouissent. Leurs hommages à tout va, quand ils ne sont pas de grotesques plagiat, nécrosent un peu plus les grands écrivains. Jusqu'à quel âge vont-ils aller déclamer la prose de Lucien Rebatet ou de Léon Bloy dans les lieux publics ? Leur fascination, incompétente d'ailleurs, pour Léon Bloy est symbolique de leur « extrémisme du juste milieu » dénoncé déjà par le Mendiant Ingrat : un mélange d'amour de la mort, de la guerre, de la déchéance humaine et du dégoût du corps, de l'homosexualité. Le tout arrosé de bière et de beuveries nommées « shouilles » et dont la pratique est prônée comme exutoire salvateur.

Les « Cancéristes » sont scolaires et timides, obscurs et tristement fêtards, ils sont gothiques et mous. Faisant semblant de ne prôner qu'un intérêt littéraire alors qu'ils sont de plus en plus politisés, ils ont donné la parole à des écrivains qu'ils idolâtraient uniquement parce qu'ils sont mal vus (Nabe, Kacem, Soral et Dantec) et ont profité de la notoriété de ces derniers pour se débarrasser de leurs casseroles idéologiques un peu grossières. Ainsi ils ont transformé leur bulletin lycéen en magazine « transgénique pluridisciplinaire ».

En vérité, leur intention est d'entretenir l'image de martyr que peuvent avoir aujourd'hui dans la société intellectuelle les figures de Guillaume Durand, Costes, Joey Starr, Houellebecq, à leur propre avantage. Passant du vitriol à l'encensement, on notera tour à tour que, selon leur politique rédactionnelle un Houellebecq ou un Nabe tombent ou non en disgrâce.

Nabe par exemple. Ils font comme si Nabe était déjà mort, ils le lisent, ils s'en inspirent, ils l'étudient, ils l'encensent dans cette perspective. Ils vivent sur le dos de sa culture (Schulh, Mingus, Pound, Pasolini, Romy Schneider, etc.). Que faisait Marc-Édouard Nabe dans *Cancer* ! ? Johann Cariou, un gentil garçon (« il pue l'éché », *dixit* Aymeric Monville) était sensé l'inter-viewer périodiquement mais ses questions étaient tellement stupides que MEN a dû les faire lui-même. Exemple : « Lors de votre périple moyen-oriental, pourquoi n'êtes-vous pas allé en Israël, ce qui, après Bagdad, vous aurait permis d'apporter un éclairage inédit sur la difficile question israélo-paléstinienne. ? » Il faut être bien ignorant pour croire que, d'Irak, on puisse se rendre facilement en Israël ; MEN n'a qu'un visa en poche et n'est pas encore muni d'ailes de plumes comme Icare pour se rendre d'un

pays pareil à un autre pays pareil !

On voit vite qu'au bout de toutes les questions politiques ou littéraires qui semblent intéresser les Cancéristes, c'est toujours dans la « glauquerie » que les petits rastignacs d'Angers se retrouvent le plus à l'aise. Voilà pourquoi ils adorent *Alain Zannini* à l'exclusivité de tout autre livre de MEN et détestent son dernier roman *Printemps de feu* où la sodomie est abordée sans vulgarité. Ne serait-ce pas le rêve de tout rédacteur de *Cancer* ! de se faire sodomiser par l'une de ses idoles ?

Gros problème avec la sexualité. Je dis bien, gros problème. Ah, qu'il est ridicule le petit Bruno Deniel-Laurent, rédacteur en chef de *Cancer* ! ruisselant du sperme qu'il a dépensé toute sa jeunesse à lire le *Journal Intime* de Nabe. Au salon du livre 2003, alors que MEN est sous les bombes à Bagdad, « BDL » tombe en extase, comme devant la sainte-vierge, aux pieds de l'ancienne épouse de Marc-Édouard Nabe trinquant avec Maurice G. Dantec sur le stand des éditions du Rocher. C'était le 25 mars et c'était gro-

mais il y a renoncé car il le porterait trop comme une étoile jaune, et ça, en bon antisémite, BDL ne le veut pas.

Certes, physiquement, M.Deniel-Laurent ne ressemble pas du tout à un cheval, pourtant il bouffe à tous les râteliers. Je dis bien, à tous les râteliers. Il se comporte comme une brute sous des airs de dandy. Cela a même abusé ses meilleurs collaborateurs, Arnaud Le Guern, Laurent James, les bonnes plumes de la revue. Ah, ils se sont bien faits « empapaoutés » les autres Cancéristes, en acceptant tout des méthodes sornioises et de la petite autorité de M. Deniel-Laurent. Censure des textes (ceux d'Alain Soral en particulier), détournements de sens, chapeaux « crapuleux », comme dirait Aymeric Monville, utilisation des photographies à mauvais escient et apologie insidieuse de tout ce qu'il a fondé il déteste (en particulier Israël). Il n'ose pas plus être homosexuel qu'antisémite. On comprendra mieux alors le soutien inconditionnel qui porte Deniel-Laurent vers Jean-Louis Costes et ses « happenings mariaux » où on aime à s'enfoncer

Printemps de Feu, livre tant dénigré. Pour économiser quelques timbres et payer une partie de leurs frais d'impression, ils sont prêts à tout. Voilà l'attitude principale des ploucs technoïdes du jeune arrivisme français !

Le *Cancer* n'existe pas tant qu'il n'a pas atteint une cellule saine. Une fois que c'est fait, son seul but est de se reproduire. *Cancer* ! a avancé en phagocytant cellule saine sur cellule saine. Nul dans l'art de la métaphore, M.Deniel-Laurent n'avait plus que celui de la métastase pour évoluer. Vers quoi sa revue évolue-t-elle, si tant est qu'elle évolue encore ?

Comme il est étrange que Nabe et Dantec quittent en même temps cette revue ! *Cancer* ! restera-t-il *Cancer* ! sans Nabe, Soral et Dantec, trois des indéfendables dont la revue se vantait d'être le soutien indéfectible ? Et même, comment M. Bruno Deniel-Laurent trouvera-t-il seulement de quoi survivre ?

Eh bien, je vous le donne en mille : grâce à Aymeric Monville ! En effet, la revue *Cancer* ! est depuis plusieurs numéros financée par Aymeric Monville, directeur de la revue marxiste *L'Évadé* à laquelle je participe activement. Méprisé par Deniel-Laurent, Aymeric Monville est obligé de payer pour publier des interviews dans *Cancer* ! C'est comme si moi je devais payer pour écrire cette page dans *La Vérité*... C'est cela qui me fout en rogne ! Aymeric en a toujours été humilié, il a d'ailleurs écrit à ce sujet un texte excellent (« Les chiots de guerre »), qu'il devait faire paraître dans *L'Évadé*. Bonne pâte, Monville y a renoncé. Mais moi je ne suis pas d'accord. J'en ai même écrasé un cafard. Il faut que genre de choses se sachent. Mon ami Monville est si faible avec les traîtres. Nous sommes encore nous-mêmes un organe de presse bien fragile pour en supporter un autre, qui plus est à l'opposé de nos idées. Cela suffit ! Des judéo-bolchéviques n'ont plus à sponsoriser des païens sionistes !

La revue *Cancer* ! va donc s'arrêter, paix à son âne : Bruno Deniel-Laurent.

Charles Dupin

Remerciements spéciaux à Raphaël Juldé.



© Charles Dupin

L'équipe de *Cancer* ! en pleine « shouille »

tesque. Deniel-Laurent nous maila à tous aussitôt : *Certains imagineront, j'en suis sûr, l'innommable émotion qui m'a alors envahi devant la vision de ces deux corps : la désesse aux yeux pers et le gnostique hirsute sirotant une coupe de champagne* ! Face à Hélène, il ne peut la regarder, il la voit à travers les yeux de MEN. Il avait devant lui la Hélène du *Journal* et non pas la Hélène réelle ! Une fois de plus, Bruno Deniel-Laurent est passé à côté de la vie, tout simplement. *Et qu'on ne tire pas de plan sur la comète, je n'ai pas couché avec Hélène*, osa-t-il nous écrire encore, comme si ça ne dépendait que de lui ! D'après mes sources, ladite Hélène a, paraît-il, trouvé bien « insupportable » ce « petit jeune homme » venu lui « lécher le bout des bottes ».

M. Bruno Deniel-Laurent est une sorte de Jean-Pierre Léaud d'extrême-droite, blond avec des yeux de serpent qui semblent maquillés ; toujours un livre à la main, même en marchant dans la rue. Quand ce n'est pas d'Albert Caraco c'est de Simone Weil, quand ce n'est pas de Maurice Sachs c'est d'Edith Stein. Il suffit de voir comment il s'habille, c'est un clown blanc vêtu comme un auguste. Veste à carreaux bleus énormes, bretelles, valise en carton, grandes chaussures pour qu'on lui marche bien sur les pieds. Il ne lui manque que le nez rouge,

des saucissons à l'ail dans le derrière !

Vite satisfait par une ligne de compliment dans le *Nouvel Observateur* ou par une allusion au fin fond d'une émission de télévision sur l'existence précaire de sa revue, M. Bruno Deniel-Laurent retourne alors dans sa province pour quelque « shouille » où il raconte pour la énième fois à quelques bonnes âmes son unique séjour chez les Kurdes ou ses fantasmes racistes : culbuter une trisomique ou une « négresse ».

M. Bruno Deniel-Laurent n'a aucun scrupule. C'est en se procurant (on se demande comment ?) quelques bonnes feuilles du premier manuscrit de *Printemps de feu* qu'il n'a rien trouvé de mieux que de se répandre, toujours sur Internet (l'arme du rat), sur la « médiocrité » supposée de l'ouvrage en cours d'écriture. Si ça, ce n'est pas une volonté de nuire ! Il est entendu que chacun peut avoir ses préférences. Moi, par exemple, j'ai trouvé parfaitement ratée la flagorneuse *Affaire Zannini*. Mais tout cela est encore bien littéraire, la véritable raison est politique. Disons-le tout net : le pro-arabisme de Nabe donne de l'urticaire à Deniel-Laurent, c'est tout juste si sa vilaine peau n'en pèle pas ! Cela ne l'a pas empêché d'aller mendier auprès de l'éditeur du Rocher quelques centaines d'euros en échange d'une pub dans *Cancer* ! pour



© Charles Dupin

Bruno Deniel-Laurent, le mendiant ingrat

CANCER ! : Les chiots de guerre

Que fait-on lorsqu'on est des provinciaux paumés qui rêvent de monter à Paris pour devenir "les incroyables et les merveilleuses" du nouveau Directoire, les nouveaux muscadins, les nouveaux dandys, les nouveaux hussards, toujours plus frelatés, toujours plus débiles, dont la bourgeoisie des lettres de plus en plus gâteuse, a besoin? Et bien l'on monte une petite revue branchée - mais déjà démodée - sans signifié parce qu'on n'a rien à dire, mais extrêmement signifiante puisqu'on sait très bien se « positionner ». On fait une bonne dose de surenchère pro-américaine, on se dit anti-français pour faire passer son fascisme, on publie des éloges de Tsahal, cette glorieuse armée qui, comme se vantait déjà Itzhak Rabin, « brise les os des lanceurs de pierre ». Dans le Sturm und Drang du Desert Storm, les cadets de la jeunesse littéraire ne pouvaient manquer de s'enflammer, et accomplissent avec *Cancer !* leurs "rêves d'adolescents": vivre auprès de la jet-set et casser la gueule du méchant arabe qui les a rackettés à la récré.

Je ne me lasse pas de voir ce magnifique feuilleton qu'on pourrait appeler, comme Sartre, "l'enfance d'un chef", à savoir la résistible ascension du fringant Bruno Deniel-Laurent, directeur de *Cancer!* dit BDL, le bébé BHL dont le rêve ultime est de rentrer à *Technikart*. En attendant, la joyeuse équipe des camelots de l'Oncle Sam et des chiots de guerre, se fait publier par Fayard, du groupe Lagardère, marchand d'armes et de littérature. Au programme de leur nouveau livre, *Gueules d'amour*, des "hommages" pleins de traces de doigts, dédiés, entre autres, à Simone Weil et Romy Schneider (sic). La grâce disséquée par la pesanteur.

Par l'odeur du sang des pauvres alléchés, et recherchant un fromage sans doute, nos goupils ont prêché une croisade qu'ils ne mèneront pas. On veut bien marquer la peau de ses adversaires de l'étoile jaune du « pacifisme », mais pas mettre la sienne sur la table. S'ils avaient la décence d'assumer leur haine et d'aller comme Péguy se prendre une balle au front, je les désapprouverais mais ne les mépriserais pas. Mais ces vieillards jeunes ou vieux qui appellent à la guerre chez les autres, c'est abject. Cherchant dans « l'Occident » un réconfort pour leurs petites âmes veules mues par la peur, la duplicité, l'arriivisme, la bêtise, la méchanceté et le conformisme, ces "intellectuels" de la génération Nintendo, ces planqués mondains se payent une petite guerre sur leur écran TV pour se prouver qu'ils sont virils. C'est l'axe des mâles.

Ils avaient dit: aux droits de l'homme, nous préférons les droits de l'âme. J'ai voulu sonder la profondeur de leur âme. Dans leur dernier numéro (il y a un an déjà), répondant à leurs sollicitations pécuniaires, j'ai fait passer dans leurs pages glacées une longue interview, où j'ai dit tout ce que je pensais de cette sale guerre et de ceux qui la prônent. Ça ne m'a coûté que 1500 francs, le prix d'une passe en Province. *Cancer!* est à vendre. Leur âme, pour laquelle ils réclament des droits, pèse 1500 francs (230 euros ; 250 dollars, 1120 shekels). En me donnant la parole, ils m'ont confié le rôle du juge. Qu'ils en paient aujourd'hui le tribut.

Aymeric Monville

LE PETIT COIN DES GROSSES MERDES AUJOURD'HUI : AYMERIC MONVILLE



© Cancer / L'Espresso

Aymeric Monville mange beaucoup trop de clafoutis froid aux tomates-chèvre et à la crème d'œuf cru. C'est sans doute ce qui le rend si soupe-au-lait. Ce grossier personnage petit-bourgeois vit avec sa femme à Courbevoie dans la parano communiste des RG, au milieu de peluches de *Bug's Bunny*.

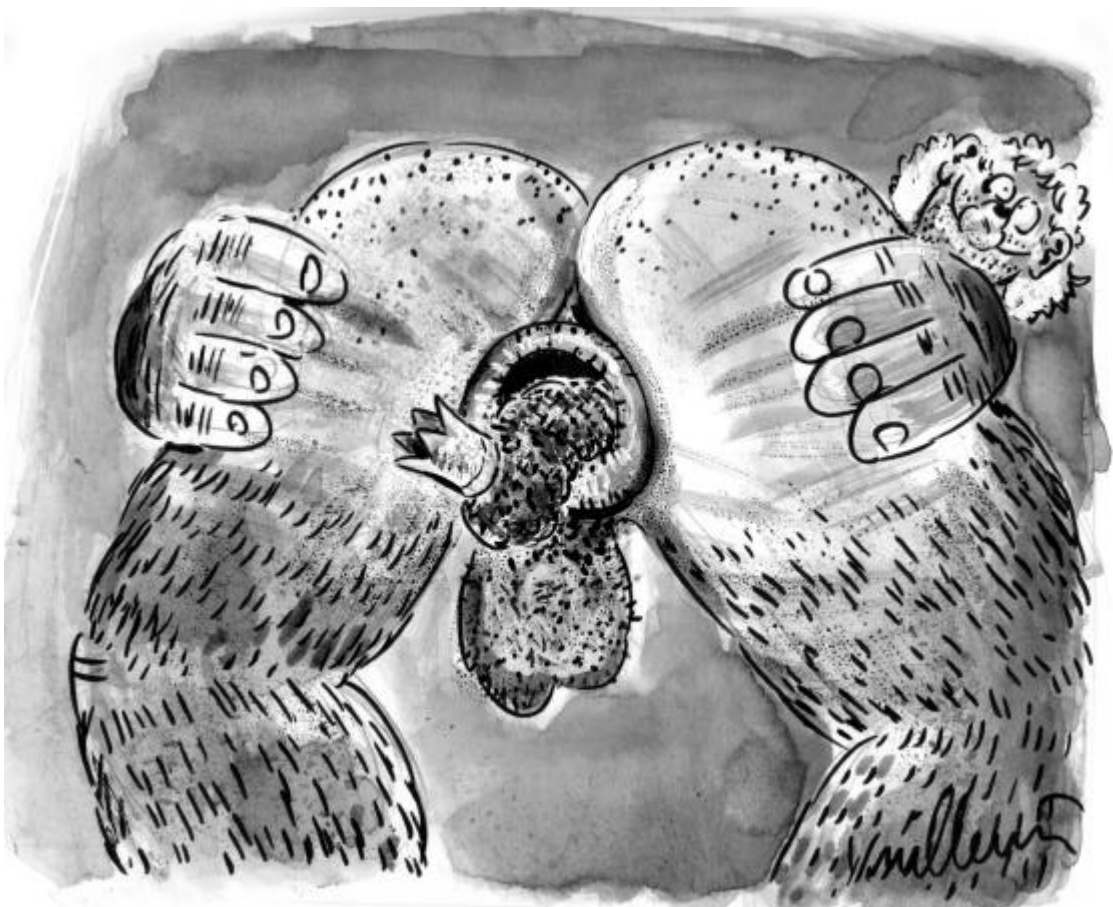
Monville est obsédé par Michel Clouscard, un philosophe corse et marxiste sur lequel il fait une véritable fixation, et dont il a réussi à « même si Clouscard était contre Clouscard, je défendrai encore Clouscard parce ce que je connais mieux Clouscard que Clouscard! »

Éditorialiste, «dessinateur», maquettiste, directeur d'une feuille de chou sans

intérêt, Monville a l'ambition très mesurée. C'est un mégalo peureux, il ne tient pas à ce que sa petite revue sorte de l'ombre sans lui : « mon verre est petit mais je bois dedans ». C'est comme son lit, il est grand mais il dort seul dedans.

Bêtise et traîtrise sont les deux mamelles de cette truie faite homme. Pauvre Monville ! Enfin pauvre, c'est vite dit car c'est un rentier bourré aux as qui pleurniche sur son sort, et qui évite d'aller boire un verre chez Ladrée de peur de payer l'addition. Pourtant ce n'est pas cher: 3 euros pour se prendre la vérité en pleine gueule.

APRÈS PARIS-MATCH, STÉPHANE BERN POSE NU POUR LA VÉRITÉ



LE BILLET DE CARLOS

Nous sommes fiers d'être le premier journal français à publier chaque mois le billet de l'analyste politique le plus digne de ce temps. Après avoir écrit cette année son livre fondamental « L'Islam révolutionnaire », Carlos a encore bien des choses à dire... Du fond de sa cellule, il travaille pour la Vérité.



Le dictateur Saddam Hussein El Takriti, reste à la tête de la Résistance organisée (baathiste surtout), il est encore le dernier chevalier arabe. La cruauté de son règne est dans la tradition irakienne, avec ses mœurs politiques si violentes.

Les irakiens jamais n'accepteront de se soumettre à l'occupation étrangère, ils payeront de leur sang le prix astronomique de leur indépendance.

La vocation de sacrifice des irakiens est proverbiale. Et pas seulement parmi la majorité chiite. Plus de la moitié des martyrs des opérations de sacrifices transfrontalières en Palestine, étaient des irakiens. Hors les palestiniens bien entendu, le nombre de volontaires irakiens dans la résistance palestinienne est supérieur à celui de tous les autres arabes réunis. Après l'intervention syrienne au Liban en 1976, les organisations de la Résistance palestinienne établissent leurs

quartiers généraux à Bagdad. Unanimes, elles dénonceront en 1980 l'invasion de l'Iran. Elles auront toutes 48 heures pour quitter le pays.

Ironiquement, seul le pro-syrien FPLP-CG (Front Populaire pour la Libération de la Palestine-Commandement Général), dirigé de Damas par Ahmed Jibril conservera son bureau de liaison sociale à Bagdad, car plus de 1500 familles pauvres de martyrs irakiens de cette organisation de taille moyenne, recevaient à chaque mois leur modeste pension.

Le courage patriotique des soldats irakiens quand les formidables contre-offensives iraniennes sautent la frontière, contraste avec la débâcle récente due à la trahison de plusieurs généraux proches de Saddam. Les deux fils de Saddam, un garde du corps et un petit-fils de 14 ans, au lieu de se rendre, se sont battus jusqu'à la mort.

Les volontaires qui arrivent de l'extérieur pour combattre le Yankee et leurs larbins, seraient plus utiles chez eux, parce que l'Irak ne manque pas de combattants de tous les âges, aguerris dans des conflits ininterrompus sur tous les fronts, interne, en Jordanie, au Golan, au Liban, et au Koweït. Même les femmes sont entraînées au maniement des armes. Le matériel de guerre se trouve dans chaque maison, selon le modèle yougoslave. Des milliers de dépôts d'armes, munitions et explosifs

sont repartis avec des quantités gigantesques, inimaginables sur tout le territoire national.

Les communistes, l'ancienne opposition nationaliste arabe, les partis islamiques chiites, et les pershmergas au Kurdistan entrèrent bientôt dans la résistance. Le Yankee tiendra-t-il, est-il prêt à payer le prix de morts et blessés, et aussi financier, de leur folie hégémonique ?

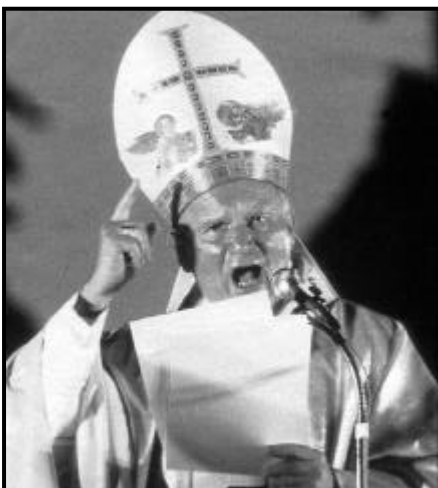
Je le doute !

Ce qui est certain, malheureusement, est que les irakiens payeront la victoire d'une sanglante guerre de libération, doublée d'une longue guerre civile à caractère kaléidoscopique, tribale et clanique, de classe, confessionnelles, irrédentiste, inter et intra-ethnique, idéologique...

Les irakiens se battent pour nous tous, soyons solidaires avec eux, sans ambages, totalement.

ALLAHOU AKBAR !

Carlos
*Saint Maurice, Aoual Ramadan 1424
le 27 octobre 2003*



**Le prochain
numéro de
LA VÉRITÉ
paraîtra
le vendredi 5
décembre**

AVERTISSEMENT

Fini le temps où on pouvait impunément insulter, diffamer, dénigrer Marc-Édouard Nabe. Quiconque aurait désormais l'imprudence de l'attaquer de quelque façon que ce soit serait immédiatement poursuivi, d'abord en justice, puis éventuellement dans la rue par de grands Noirs et de petits Arabes, choisis parmi ses meilleurs amis... À bon entendeur, salut !

La Vérité

LA VÉRITÉ

Mensuel - 3 euros
est une publication de La Rose de Téhéran,
SARL de presse

Siège social:

127 rue Amélot. 75011 Paris.

Directeurs de publication :

Anne-Sophie Benoit

Alain Zannini

Rédacteur en chef : Anne-Sophie Benoit

Conseiller artistique : Marc-Édouard Nabe.

Imprimeur :

SIO,

33 rue du Bois Galon.

94120 Fontenay-sous-bois.

Dépôt légal : Novembre 2003.

ISSN : en cours

Commission paritaire : en cours.

© 2003 - La Rose de Téhéran.

Ont participé à ce numéro :

Anne-Sophie Benoit

Carlos

Catsap

Isabelle Coutant-Peyre

Marco Dolcetta

Charles Dupin

Amyeric Monville

Marc-Édouard Nabe

Audrey Vernon

Vuillemin

Arnaud Wagner